

CELUI QUI CHUCHOTE **DANS LES TENEBRES**

Howard-Philip LOVECRAFT
(1890-1937)

(Ecrit par H.P. Lovecraft entre février et septembre 1930, et publiée pour la toute première fois dans la revue « Weir Tales » (Vol. 18, N° 1, P. 32-73) en août 1931, l'histoire « The Whisperer in Darkness » est tombée dans le domaine public le 1^{er} janvier 2008.)

1

Gardez bien présent à l'esprit que je ne vis à la fin aucune horreur se commettre sous mes yeux. Dire qu'un choc mental détermina mes conclusions – cette dernière goutte d'eau qui me fit quitter en toute hâte la ferme isolée d'Akeley et, la nuit dans une voiture prise d'autorité, traverser la région sauvage des collines rondes du Vermont – serait méconnaître le plus clair de ma dernière aventure. Malgré toute la part que j'ai prise aux investigations et aux hypothèses de Henry Akeley, malgré ce que j'ai vu, entendu, et l'impression frappante que j'en ai ressentie, je ne saurais démontrer, même maintenant, si mes abominables déductions étaient justes ou fausses. Car au fond, la disparition d'Akeley ne prouve rien. On n'a rien trouvé de suspect chez lui, à part les traces de balles sur la maison et à l'intérieur. On aurait pu croire qu'il était parti se promener dans les collines et n'était pas revenu. Rien ne révélait même qu'il avait eu un visiteur, ni que ces machines et ces horribles cylindres avaient jamais été entreposés dans le cabinet de travail. Sa frayeur mortelle de tant de vertes collines et de ce ruissellement sans fin des eaux entre lesquels il était né et avait grandi ne prouvait rien non plus, car des milliers de gens sont sujets à de telles craintes morbides. L'excentricité d'ailleurs aurait suffi à expliquer son comportement étrange et ses angoisses des derniers temps.

Toute l'affaire commença, en ce qui me concerne, avec les mémorables inondations, sans précédent dans le Vermont, qui survinrent le 3 novembre 1927. J'étais alors, comme à présent, professeur assistant de littérature à l'université de Miskatonic à Arkham, Massachusetts, et amateur passionné du folklore de Nouvelle-Angleterre. Peu après, parmi les articles de toutes sortes sur les épreuves, les peines et les secours organisés dont la presse était pleine, apparurent des histoires bizarres de créatures qu'on aurait vues flotter sur certaines rivières en crue ; au point que plusieurs de mes amis se lancèrent dans de curieuses discussions et firent appel à moi pour jeter si possible un peu de lumière sur la question. Flatté que l'on prît au sérieux mes études folkloriques, je m'efforçai de minimiser les contes extravagants si nettement inspirés de vieilles superstitions paysannes. Je m'amusai d'entendre des gens cultivés soutenir que ces rumeurs pourraient être fondées sur la déformation de quelque mystérieuse réalité. La plupart de ces bruits me parvinrent par des coupures de journaux ; mais l'un, de source orale, fut transmis à un de mes amis par une lettre de sa mère venant de Hardwick, dans le Vermont. Dans tous les cas les descriptions concordaient pour l'essentiel, même si elles semblaient se référer à des origines différentes – l'une de la rivière Winooski près de Montpelier, une autre de la West River dans le comté de Windham en aval de Newfane, et une troisième dans la Passumpsic, comté de Caledonia, en amont de Lyndonville. Naturellement, beaucoup d'articles isolés en

mentionnaient d'autres, mais finalement tout paraissait se ramener à ses trois sources. Chaque fois les gens du pays disaient avoir vu une ou plusieurs bêtes très bizarres et inquiétantes dans les eaux tumultueuses qui ruisselaient du haut des collines désertes, et l'on avait tendance en général à les rattacher à un cycle légendaire primitif, presque oublié, que les vieux exhumaient pour la circonstance.

Ce que les gens croyaient avoir vu était des formes organiques assez différentes de celles qu'ils connaissaient. Il y avait eu évidemment beaucoup de corps humains charriés par les eaux pendant cette période tragique ; mais ceux qui décrivaient les formes étranges étaient absolument sûrs qu'elles n'étaient pas humaines, malgré quelques ressemblances superficielles de taille et de contour. Il ne s'agissait pas non plus, disaient les témoins, d'une sorte d'animal connu dans le Vermont. Ces créatures rosâtres d'environ cinq pieds de long avaient un corps de crustacé portant une énorme paire de nageoires dorsales ou d'ailes membraneuses et plusieurs groupes de membres articulés, plus une espèce d'ellipsoïde enroulé sur lui-même, couvert d'une multitude d'antennes très courtes, et qui tenait lieu de tête. Les récits d'origines différentes coïncidaient vraiment de manière remarquable ; mais moins étonnante cependant si l'on songe que les vieilles légendes répandues autrefois dans tout le pays des collines suggéraient une image hideusement frappante qui avait pu influencer l'imagination des témoins. Je conclus donc que ces témoins – habitants simples et naïfs du fond des bois – avaient aperçu les corps meurtris et gonflés d'hommes et d'animaux de ferme dans les eaux tourbillonnantes ; et les souvenirs confus d'anciennes traditions leur avaient fait prêter à ces pitoyables cadavres un caractère monstrueux.

Le vieux folklore, ambigu, nébuleux et en grande partie délaissé par la génération actuelle, était des plus singuliers, et reflétait manifestement l'influence de contes indiens plus anciens encore. Je le connaissais bien, sans avoir pourtant jamais visité le Vermont, par la rarissime monographie d'Eli Davenport, qui comprend toute la documentation recueillie de source orale avant 1839 auprès des plus vieux habitants de l'Etat. Ces documents, d'ailleurs, recoupaient étroitement les récits que j'avais moi-même entendus chez les paysans dans les montagnes du New Hampshire. En bref, ils évoquaient une race secrète d'êtres monstrueux embusqués quelque part dans les collines lointaines – dans les bois profonds des plus hauts sommets et les vallées obscures où coulent les ruisseaux descendus de sources inconnues. On les apercevait rarement, mais on connaissait des preuves de leur présence par ceux qui s'étaient aventurés plus loin que de coutume sur les pentes de certains monts ou au fond de gorges abruptes que les loups eux-mêmes évitaient.

Il y avait d'étranges empreintes de pieds ou de pinces dans la boue des ruisseaux et des terres stériles, et de singuliers cercles de pierres autour desquels l'herbe était détruite, et dont ni la disposition ni la forme ne semblaient tout à fait naturelles. Il y avait aussi, au flanc des collines, des cavernes de profondeur inconnue ; l'entrée en était fermée par des rochers, probablement pas par hasard, et un grand nombre d'empreintes étranges y menaient et en revenaient – si toutefois on pouvait exactement déterminer la direction de ces empreintes. Le pire était les créatures qu'avaient vue des gens audacieux, très rarement, dans la pénombre de vallées écartées et les bois épais sur des à-pic au-delà des limites de l'ascension normale. C'eût été moins inquiétant si les descriptions éparées des monstres n'avaient pas si bien concordé. En l'occurrence, presque toutes présentaient plusieurs points communs ; ces créatures, selon elles, étaient des sortes d'énormes crabes rouge clair portant plusieurs paires de pattes et deux grandes ailes de chauve-souris au milieu du dos. Elles marchaient parfois sur toutes leurs pattes, ou bien sur la paire postérieure seule, utilisant les autres pour transporter de gros objets de nature incertaine. On les surprit une fois en grand nombre, toute une troupe qui passait à gué un cours d'eau forestier peu profond, trois par trois en rangs bien ordonnés. On vit même un spécimen en vol : s'étant élancée la nuit du sommet nu d'une colline solitaire, elle disparut dans le ciel après un grand battement d'ailes qui se profila un instant sur la pleine lune. D'une façon générale, ces monstres paraissaient disposés à laisser les hommes en paix ; néanmoins on leur attribuait de temps à autre la disparition d'individus

téméraires – particulièrement de personnes qui avaient bâti leur demeure trop près de certaines vallées ou trop haut sur certaines montagnes. On finit par savoir qu'il était imprudent de s'installer dans certaines localités, et ce sentiment persista bien après que sa cause fut oubliée. Les gens venaient voir avec un frisson des à-pic du voisinage, quand ils n'avaient plus le souvenir du nombre de colons perdus, et du nombre de ferme réduites en cendres sur les pentes basses de ces farouches sentinelles vertes.

Ais si d'après les légendes primitives ces créatures semblaient n'avoir attaqué que ceux qui troublaient leurs retraites, de plus récentes évoquaient leur curiosité à l'égard des humains, et leurs tentatives pour établir des avant-postes secrets dans notre monde. Il courait des histoires de bizarres empreintes griffues découvertes le matin sous les fenêtres des fermes, et de quelques disparitions dans des régions tout à fait en dehors des lieux manifestement hantés. Des histoires aussi de voix bourdonnantes imitant la parole humaine qui faisaient de surprenantes propositions aux voyageurs solitaires sur les routes et les chemins dans les bois profonds, et denfants affolés de terreur par ce qu'ils avaient vu ou entendu là où la forêt primitive serrait de près les avant-cours. Dans la dernière strate de légendes – celle qui précède immédiatement le déclin de la superstition et l'abandon de tout contact direct avec les lieux redoutés – on trouve des allusions horrifiées à des ermites et des fermiers isolés qui, à un certain moment de leur vie, semblent avoir subi une répugnante évolution mentale, et qu'on évitait car ils passaient pour des mortels vendus aux créatures étranges. Dans un des comtés du Nord-Est, on avait apparemment coutume vers 1800 d'accuser les reclus excentriques et impopulaires d'être les alliés ou les représentants des monstres abhorrés.

Quant à la nature de ces êtres les explications, bien sûr, différaient. On les appelait généralement « Ceux-là » ou « les Anciens », mais d'autres termes étaient d'usage local ou temporaire. Peut-être l'ensemble des colons puritains, y voyant carrément des familiers du diable, en faisaient-ils le sujet de spéculations théologiques impressionnantes. Les héritiers du légendaire celte – en particulier la population écossaise et irlandaise de New Hampshire, et leurs descendants établis dans le Vermont sur les terres concédées aux colons par le gouverneur Wentworth – les rattachaient vaguement aux fées nuisibles, au « Petit Peuple » des marais et des « raths », s'en protégeaient avec des bribes d'incantations transmises depuis des générations. Mais les théories les plus fantastiques restaient celles des Indiens. Si les légendes différaient selon les tribus, il y avait une sensible unité de croyance sur certains points essentiels ; on admettait communément que ces créatures n'étaient pas de cette terre.

Les mythes des Pennacooks, les plus pittoresques et les plus cohérents, enseignaient que les « Volants » venaient de la Grande Ourse dans le ciel, et possédaient sous nos collines terrestres des mines d'où elles extrayaient une espèce de pierre qu'aucun autre monde ne pouvait leur procurer. Ils ne vivaient pas ici, selon les mythes, mais y gardaient simplement des avant-postes et regagnaient à tire-d'aile leurs propres astres du Nord avec d'énormes cargaisons de pierre. Ils n'étaient dangereux que pour les terriens qui les approchaient de trop près ou les espionnaient. Les animaux les fuyaient par aversion instinctive, et non parce qu'ils les chassaient. Ils ne pouvaient manger ni animaux ni rien de terrestre, et apportaient des étoiles leur propre nourriture. Il était mauvais de les approcher et parfois de jeunes chasseurs partis dans les collines ne revenaient jamais. Il n'était pas bon non plus d'écouter ce qu'ils chuchotaient la nuit dans la forêt avec des voix d'abeilles qui essaieraient d'imiter celles des humains. Ils connaissaient le langage de toutes sortes d'hommes – Pennacooks, Hurons, Cinq Nations – mais ne semblaient pas avoir de langue personnelle. Ils parlaient avec leur tête, qui changeait de couleur pour signifier différentes choses.

Tout le légendaire, naturellement, le blanc comme l'indien, décline peu à peu au cours du XIX^{ème} siècle, à part quelques réveils ataviques de circonstance. Les manières de vivre et de circuler des Vermontois se stabilisèrent ; et une fois établis leurs chemins et leurs résidences selon un plan précis, ils se rappelèrent de moins en moins les craintes et les détours qui avaient déterminé ce plan, et même que craintes et détours aient jamais existé. La plupart des gens savaient seulement que telles régions montagneuses

étaient considérées comme extrêmement malsaines, improductives et généralement néfastes pour leurs habitants, et que plus on s'en tenait loin, mieux on s'en trouvait. Avec le temps, l'habitude et l'intérêt économique creusèrent des ornières si profondes dans les lieux de bonne réputation qu'il n'y eut plus aucune raison d'en sortir, et les collines hantées furent abandonnées par hasard plutôt qu'à dessein. En dehors de rares paniques locales, seuls quelques grand-mères éprises de merveilleux et des nonégénaires nostalgiques parlaient à voix basse de ce qui rôdait dans ces collines ; et les bavards reconnaissaient eux-mêmes qu'il n'y avait plus grand-chose à craindre de ces créatures maintenant qu'elles étaient habituées à la présence des maisons et des fermes, et que les humains respectaient scrupuleusement les territoires qu'elles s'étaient choisis.

J'avais appris tout cela de mes lectures et de certains contes populaires recueillis dans le New Hampshire ; aussi, dès qu'apparurent les rumeurs après l'inondation, je devinai aisément quel contexte imaginaire les avait encouragées. Je m'évertuai à l'expliquer à mes amis, m'amusant du même coup de l'acharnement que mettaient quelques chicaneurs à chercher dans ces récits une possible vérité. Ils tentaient de montrer que les légendes primitives étaient d'une constance et d'une cohérence significatives, et que, les collines du Vermont étant pratiquement inexplorées, il semblait hasardeux d'affirmer ce qui pouvait les habiter ou non ; ils ne furent pas plus désarmés quand j'affirmai que tous les mythes relevaient de formes bien connues, identiques pour la majeure partie de l'humanité et procédant des premières phases de l'expérience imaginative qui crée toujours le même type d'illusion.

Il fut inutile de démontrer à ce genre d'adversaires que les mythes du Vermont différaient bien peu dans leur essence de ces légendes universelles qui, personnifiant la nature, remplirent le monde antique de faunes, de dryades et de satyres, suscitérent les *kallikanzari* de la Grèce moderne, et dotèrent l'Irlande et le pays de Galles sauvage de leurs obscures traces d'étranges et terribles petits troglodytes et fousisseurs cachés. Toujours aussi vain de rappeler la croyance étonnamment proche des tribus des collines népalaises au redoutable « Mi-Go », ou « abominable homme des neiges », hideux rôdeur parmi les pics de roc et de glace des sommets de l'Himalaya. Quand j'avancai cet argument, mes contradicteurs le retournèrent contre moi, disant qu'il impliquait une certaine vérité historique des contes anciens ; qu'il prouvait l'existence réelle d'une curieuse race terrestre très ancienne, contrainte à se cacher par l'arrivée et la domination des hommes, et qui pouvait très bien avoir survécu en petit nombre jusqu'à une époque relativement récente – ou même jusqu'à la nôtre.

Plus je me moquais de ces théories, plus ces amis les soutenaient obstinément, ajoutant que même sans l'héritage légendaire les rapports récents étaient trop nets, cohérents, détaillés, et si sensés dans leur expression prosaïque qu'on ne pouvait les négliger complètement. Deux ou trois extrémistes exaltés allèrent jusqu'à trouver plausibles les vieux contes indiens qui attribuaient aux êtres mystérieux une origine extraterrestre, citant les livres extravagants de Charles Fort selon lesquels des voyageurs d'autres mondes et de l'espace interstellaire ont souvent visité la terre. La plupart de mes adversaires, néanmoins, étaient simplement des romantiques qui prétendaient faire passer dans la vie réelle la tradition fantastique du « Petit Peuple » aux aguets popularisé par les admirables récits d'horreur d'Arthur Machen.

2

Comme on pouvait s'y attendre, cette discussion passionnée finit par être publiée sous forme de lettres à l'*Arkham Advertiser* ; certaines furent reproduites par la presse du Vermont dans ces régions d'où venaient les histoires de l'inondation. Le *Rutland Herald* consacra une demi-page à des extraits de lettres contradictoires, tandis que le *Brattleboro Reformer* reproduisait intégralement l'un de mes longs résumés historico-mythologiques, accompagné de commentaires dans la sérieuse chronique signée « *The Pendrifter* », qui appuyaient chaleureusement mes conclusions sceptiques. Au printemps de 1928, j'étais presque célèbre dans le Vermont, sans pourtant y avoir jamais mis les pieds. Puis vinrent les lettres d'Henry Akeley et leur démenti qui m'impressionnèrent si profondément et me menèrent pour la première et dernière fois dans ce monde fascinant plein d'à-pics de verdure et du murmure des ruisseaux forestiers.

Presque tout ce que je sais maintenant d'Henry Wentworth Akeley vient de ma correspondance avec ses voisins et avec son fils unique, en Californie, après mon aventure dans sa ferme solitaire. J'appris qu'il était sur sa terre natale le dernier représentant d'une longue lignée, très estimée dans le pays, de juristes, d'administrateurs et de gentilshommes campagnards. Avec lui, cependant, l'esprit familial s'était détourné des questions pratiques pour se consacrer à l'étude ; il avait ainsi acquis une remarquable formation en mathématiques, astronomie, biologie, anthropologie et folklore à l'université du Vermont. Je n'avais jamais entendu parler de lui auparavant et il ne me donna pas dans ses lettres beaucoup de détails autobiographiques ; mais je compris dès le début que c'était un homme de caractère, intelligent et cultivé, bien que reclus et très peu préoccupé des affaires de ce monde.

Malgré l'in vraisemblance de ce qu'il affirmait, je ne pus m'empêcher de prendre aussitôt Akeley plus au sérieux que je n'avais fait de mes autres contradicteurs. D'abord il était vraiment proche du phénomène réel – visible et tangible – sur lequel il fondait de si grotesques spéculations ; ensuite, il était étonnamment prêt, en véritable homme de science, à soumettre ses conclusions à l'épreuve de l'expérience. Sans privilégier aucune préférence personnelle, il s'appuyait toujours sur ce qu'il considérait comme une preuve formelle. Je commençai naturellement par le juger dans l'erreur, mais j'étais sûr qu'il se trompait intelligemment ; à aucun moment je ne m'associai à certains de ses amis qui attribuaient à la folie ses idées et sa crainte des vertes collines solitaires. Je compris que c'était un homme remarquable, et ce qu'il rapportait devait venir de circonstances étranges qui méritaient une enquête, même si elles avaient peu de rapport avec les causes fantastiques qu'il leur supposait. Plus tard il m'envoya des preuves matérielles qui situaient la question à un niveau assez différent et d'une bizarrerie déconcertante.

Je ne saurais mieux faire que de transcrire intégralement, dans la mesure du possible, la longue lettre dans laquelle il se présentait, et qui marqua un tournant si important dans ma propre histoire intellectuelle. Elle n'est plus en ma possession, mais ma mémoire a retenu presque chaque mot de son sinistre message ; et j'affirme à nouveau ma confiance dans la santé mentale de celui qui l'écrivit. Voici ce texte – un texte qui me parvint en pattes de mouche griffonnées teintées d'archaïsme, comme celui de l'homme qui visiblement n'avait guère fréquenté le monde pendant sa vie tranquille vouée à l'étude.

Townshend, Windham Co., Vermont.
Albert N. Wilmarth, Esq.,
118 Saltonstall St.,
Arkham, Mass.

5 mai 1928

Cher Monsieur,

J'ai lu avec grand intérêt dans le Brattleboro Reformer du 23 avril la réimpression de votre lettre sur les récentes histoires de corps étranges qu'on a vus flotter l'automne dernier dans nos rivières en crue, et du curieux folklore avec lequel elles s'accordent si bien. On comprend aisément qu'un étranger prenne la position que vous adoptez, et même que le Pendrifter s'y rallie. C'est généralement l'attitude des personnes cultivées au Vermont comme au-dehors, et ce fut la mienne quand j'étais jeune homme (j'ai maintenant cinquante-sept ans) avant que mes études en général, et particulièrement mon étude du livre de Davenport, me conduisent à explorer par ici certains coins des collines qu'on ne visite pas d'habitude.

J'ai été orienté vers ces recherches par les contes bizarres que j'entendais chez les vieux fermiers les plus ignorants, mais à présent je voudrais ne l'avoir jamais fait. Je puis dire, en toute modestie, que l'anthropologie et le folklore sont loin de m'être étrangers. J'en ai fait beaucoup à l'université et je suis un familier de la plupart des auteurs qui font autorité, tels que Tylor, Lubbock, Frazer, Quatrefages, Murray, Osborn, Keith, Boule, G. Elliot Smith, etc. Je n'ignore pas que ces légendes sont aussi vieilles que l'humanité. J'ai lu les réimpressions de vos lettres et celles de vos contradicteurs dans le Rutland Herald, et je crois savoir où en est votre controverse à l'heure actuelle.

Ce que je tiens à vous dire c'est que vos adversaires, je le crains, sont plus près que vous de la vérité, même si la raison semble de votre côté. Ils en sont plus près qu'ils ne le croient eux-mêmes – car naturellement ils ne parlent qu'en théorie, et ne peuvent savoir ce que je sais. Si je n'en connaissais pas plus qu'eux, je ne croirais pas mon avis justifié comme ils le font. Je serais tout à fait de votre avis.

Vous le voyez, j'ai du mal à aborder mon propos, probablement parce que je le redoute ; mais le fin mot de l'affaire c'est que j'ai la preuve que des êtres monstrueux vivent bel et bien dans les bois des hautes collines où il ne va personne. Je n'ai rien vu de ceux qui flottaient dans les rivières comme on l'a dit, mais j'ai vu des êtres qui leur ressemblent dans des circonstances que je craindrais de répéter. J'ai découvert des empreintes de pas, et récemment je les ai vus près de chez moi (j'habite la vieille demeure des Akeley au sud du village de Townshend, sur le flanc de la Montagne Noire), plus près que je n'ose vous le dire. Et j'ai surpris des voix dans les bois, en certains points que je ne hasarderai même pas à noter par écrit.

A un endroit je les entendis si bien que j'apportai un phonographe – muni d'un dictaphone et d'un cylindre de cire vierge – et j'essaierai de vous faire entendre l'enregistrement que j'ai obtenu. Je l'ai passé sur l'appareil pour quelques-uns des vieux d'ici, et l'une des voix les a presque figés d'horreur tant elle ressemblait à une autre (cette voix bourdonnante des bois qu'évoque Davenport) dont parlaient leurs grands-mères et qu'elles imitaient pour eux. Je sais ce qu'on pense en général d'un homme qui prétend « entendre des voix » – mais avant de tirer vos conclusions écoutez plutôt cet enregistrement et demandez à quelques vieux coureurs de bois ce qu'ils en disent. Si vous pouvez expliquer cela normalement, très bien ; mais il doit y avoir quelque chose là-dessous. Ex nihilo nihil fit, n'est-ce pas ?

Je ne vous écris pas pour entamer une discussion, mais pour vous apporter une information qui devrait, je pense, intéresser vivement un homme de votre caractère. Ceci est confidentiel. Officiellement je suis de votre avis, car certains incidents m'ont prouvé qu'il vaut mieux ne pas en savoir trop sur tout cela. Mes propres recherches sont à présent tout à fait personnelles, et je me garderais bien de dire quoi que ce soit qui pût attirer l'attention des gens et les amener à visiter les lieux que j'ai explorés. Il est vrai – terriblement vrai – que des créatures non humaines nous observent tout le temps et des espions parmi nous recueillent des informations. C'est par un misérable qui, s'il était sain d'esprit (comme je le crois), était un de ces espions que j'ai obtenu le plus clair de ce que je sais sur cette affaire. Il s'est suicidé par la suite, mais j'ai des raisons de penser qu'il y en a d'autres maintenant.

Ces créatures viennent d'une autre planète, car elles sont capables de vivre dans l'espace interstellaire et d'y voler sur des ailes maladroites mais puissantes qui peuvent résister à l'éther mais qui sont trop rudimentaires pour être bien dirigées dans l'air. Je vous en dirai davantage plus tard à moins que, me jugeant fou, vous ne me rejetiez tout de suite. Elles viennent extraire les métaux des mines qui s'enfoncent

profondément sous les collines, et je crois savoir d'où elles descendent. Elles ne nous feront pas de mal si nous les laissons tranquilles, mais nul ne peut dire ce qui arrivera si nous devenons trop curieux. Naturellement une bonne armée pourrait venir à bout de leur colonie de mineurs. C'est ce qu'elles craignent. Mais dans ce cas il en viendrait d'ailleurs – en quantité. Elles n'auraient aucun mal à conquérir la Terre et si elles ne l'ont pas encore fait c'est qu'elles n'en ont aucun besoin. Elles préfèrent laisser les choses en l'état pour éviter les ennuis.

Je crois qu'elles ont l'intention de se débarrasser de moi à cause de ce que j'ai découvert. C'est une grosse pierre noire portant des hiéroglyphes inconnus à demi effacés que j'ai trouvée dans les bois de Round Hill à l'est d'ici ; tout a changé depuis que je l'ai rapportée chez moi. Si elles jugent que j'ai trop de soupçons, ou elles me tueront ou elles m'enlèveront de cette Terre pour m'emporter là d'où elles viennent. Elles se plaisent à enlever de temps à autre des hommes de science, afin de se tenir au courant de ce qui se passe dans le monde humain.

Cela m'amène à mon second propos – c'est-à-dire vous prier instamment de mettre fin à l'actuel débat au lieu de lui donner plus de publicité. Il faut éloigner les gens de ces collines et par conséquent ne pas piquer davantage leur curiosité. Dieu sait que le danger est assez grand déjà avec les promoteurs et les agents immobiliers, avec les foules d'estivants qui envahissent le Vermont, prennent d'assaut les coins sauvages et couvrent les collines de villas bon marché.

Je poursuivrai volontiers une correspondance avec vous, et je tâcherai de vous envoyer par exprès si vous le souhaitez l'enregistrement et la pierre noire (trop usée pour que les photographies en montrent grand-chose). Je dis « tâcherai » parce que ces créatures m'ont l'air de fureter dans mes affaires. Il y a dans une ferme près du village un individu maussade et surnois nommé Brown, qui me semble être leur espion. Elles essaient peu à peu de me couper de notre monde parce que j'en sais trop sur le leur.

Leur façon de suivre mes faits et gestes tient du prodige. Vous pouvez aussi bien ne jamais recevoir cette lettre. Je serai sans doute obligé de quitter ce pays pour aller vivre chez mon fils à San Diego en Californie si les choses s'aggravent, mais il n'est pas facile d'abandonner les lieux où vous êtes né, et où votre famille a vécu pendant six générations. Et puis comment oser vendre cette maison à qui que ce soit maintenant qu'elle a attiré l'attention de ces créatures ? J'ai l'impression qu'elles tentent de reprendre la pierre noire et de détruire l'enregistrement, mais je les en empêcherai, si je peux. Mes gros chiens policiers les tiennent toujours en respect, car elles sont encore peu nombreuses et maladroites dans leurs mouvements. Comme je l'ai déjà dit, leurs ailes ne sont guère utilisables pour les vols de courte durée sur Terre. Je suis sur le point de déchiffrer cette pierre – au prix de terribles difficultés – et votre connaissance du folklore pourrait m'aider à combler certaines lacunes. Vous devez tout savoir sur les effroyables mythes antérieurs à la venue de l'homme sur la Terre – les cycles de Yog-Sothoth et de Cthulhu – auxquels fait allusion le Nécronomicon. J'en ai consulté un exemplaire, et j'ai appris que vous en conserviez un sous clé dans la bibliothèque de votre université.

Pour conclure, Mr. Wilmarth, je pense que nos recherches respectives pourraient nous permettre de nous aider beaucoup l'un l'autre. Je ne voudrais pas vous faire courir de risque, et je crois devoir vous prévenir que détenir la pierre et l'enregistrement ne serait pas de tout repos ; mais vous jugerez, à mon avis, que cela en vaut la peine dans l'intérêt de la science. Je descendrai en voiture à Newfane ou Brattleboro pour envoyer ce que vous voudrez bien recevoir, car les services postaux m'y semblent plus sûrs. Je dois dire que je vis maintenant absolument seul car je ne peux plus garder aucun domestique. Ils refusent de rester à cause des créatures qui essaient la nuit d'approcher de la maison et font aboyer les chiens sans arrêt. Je me félicite de ne pas m'être engagé ainsi dans cette affaire du vivant de ma femme, car elle en serait devenue folle.

Dans l'espoir que je ne suis pas trop importun, et que vous déciderez d'entrer en rapport avec moi plutôt que de jeter cette lettre au panier comme les divagations d'un fou, je suis très sincèrement vôtre,

HENRY W. AKELEY

P.-S. Je vais tirer quelques épreuves supplémentaires de certaines de mes photographies, qui confirmeront, je pense, plusieurs des points que j'ai abordés. Les vieux les trouvent monstrueusement fidèles. Je vous les enverrai bientôt si elles vous intéressent. H.W.A.

Il serait difficile de décrire mes sentiments à la première lecture de cet étrange document. Normalement, j'aurais dû rire bien davantage de ces extravagances que des théories beaucoup plus modérées qui m'avaient précédemment mis en joie ; or quelque chose dans le ton de la lettre me la fit prendre paradoxalement au sérieux. Non que j'aie cru un instant à la race cachée venue des étoiles dont me parlait mon correspondant ; mais après les premiers doutes sévères, j'en vins bizarrement à me convaincre de sa santé mentale et de sa sincérité face à un phénomène authentique bien qu'anormal et singulier, qu'il ne pouvait expliquer autrement que par ce recours à l'imaginaire. Ce qu'il pensait était impossible, me dis-je, mais d'un autre côté cela valait certainement une enquête. L'homme paraissait se monter la tête et s'affoler sans mesure à propos d'on ne sait quoi, mais comment croire que ce fût tout à fait sans objet ? Il était si précis et logique à certains égards, et après tout son histoire coïncidait de façon très curieuse avec certains mythes anciens – même les plus extravagantes légendes indiennes.

Qu'il ait surpris des voix inquiétantes dans les collines et vraiment trouvé la pierre noire dont il parlait, c'était parfaitement possible malgré les conclusions insensées qu'il en avait tirées – conclusions probablement suggérées par l'homme qui se prétendait espion des êtres venus d'ailleurs et s'était plus tard suicidé. On pouvait aisément en déduire que cet homme-là devait être complètement fou, mais sans doute avec des éclairs de logique apparente et pervertie qui avaient convaincu le naïf Akeley – déjà préparé à ce genre de choses par ses études de folklore – que son histoire était vraie. Quant aux derniers incidents, son incapacité à garder des domestiques prouvait que les voisins d'Akeley, paysans plus modestes, étaient aussi convaincus que lui de la présence la nuit autour de la maison de créatures surnaturelles. Les chiens, eux, aboyaient pour de bon.

Et puis comment ne pas croire qu'il avait enregistré ces « voix » comme il le disait ? Cela devait avoir un sens ; soit des bruits animaux qui évoquaient à s'y méprendre des voix humaines, ou le langage de quelque ruine humaine cachée, errant de nuit à travers les bois, et quasiment ravalée au niveau de l'animal. De là mes pensées revinrent à la pierre noire des hiéroglyphes, et à tout ce qu'elle pouvait signifier. Et que dire des photographies qu'Akeley offrait de m'envoyer, et que les vieux avaient trouvées si terriblement convaincantes ?

En relisant ses pattes de mouche, je ressentis comme jamais combien mes adversaires crédules pouvaient être plus forts que je ne l'avais cru. Finalement, peut-être existait-il dans ces collines maudites de ces parias étranges et, qui sait, héréditairement difformes, même s'il n'y avait pas, ainsi que le voulait le folklore, cette race de monstres née des étoiles. Mais alors la présence de corps insolites dans les cours d'eau en crue ne serait pas tout à fait invraisemblable. Était-il trop présomptueux de supposer que les vieilles légendes comme les récits actuels reposaient sur autant de réalité ? Mais même en nourrissant ces doutes j'avais honte qu'une bizarrerie aussi délirante que la lettre insensée d'Akeley ait pu les faire naître.

Je finis par lui répondre sur un ton d'amical intérêt en demandant plus de détails. Sa réponse arriva presque par retour du courrier ; elle contenait, comme promis, un certain nombre de photos de paysages et d'objets illustrant ce qu'il voulait dire. Jetant un coup d'œil sur ces clichés en les tirant de l'enveloppe, j'éprouvai un curieux sentiment de peur et d'une présence de l'interdit ; car même si la plupart étaient floues, elles avaient un pouvoir diablement suggestif qu'accentuait leur authenticité de photographie – des liens optiques réels avec ce qu'elles représentaient, et le résultat d'un procédé de transmission impersonnel, exempt de préjugé, d'erreur ou de mensonge.

Plus je les regardais, plus je comprenais que j'avais eu raison de prendre au sérieux Akeley et son histoire. Ces images apportaient la preuve définitive que quelque chose dans les collines du Vermont dépassait infiniment les limites de nos connaissances et de nos croyances communes. La pire de toutes était une empreinte de pas – vue prise en plein soleil sur un sol boueux au sommet d'un plateau désert. Ce n'était pas un misérable truquage, je le vis aussitôt ; car les cailloux et les brins d'herbe nettement dessinés dans le champ de vision indiquaient très précisément l'échelle et excluaient l'éventualité d'une habile double pose. J'ai parlé d'empreinte de pas, mais « empreinte de pince » serait plus exact. Aujourd'hui encore, je peux à peine la décrire sinon comme une hideuse évocation de crabe, dont l'orientation restait douteuse. La trace n'était ni fraîche ni très profonde, mais semblait avoir à peu près la taille d'un pied d'homme. D'une masse centrale partaient dans des directions opposées des paires de pinces dentelées – dont on ne pouvait deviner l'usage si toutefois l'ensemble était exclusivement un organe de locomotion.

Une autre photographie – une pose prise dans une ombre dense – montrait l'entrée d'une caverne sous bois, fermée par un rocher arrondi de forme régulière. Devant, on discernait sur le sol nu un réseau de traces singulières, et quand je l'examinai avec la loupe j'eus la conviction qu'il s'agissait des mêmes empreintes que sur le cliché précédent. Un troisième cliché représentait une sorte de cercle druidique de pierres levées au faite d'une colline sauvage. Autour du cercle mystérieux l'herbe était très foulée et arrachée, bien que je n'aie pu y déceler aucune empreinte même avec la loupe. L'extrême isolement des lieux était suggéré par l'océan de montagnes désertes qui s'étendaient à l'arrière-plan jusqu'à un horizon brumeux.

Si la plus inquiétante de toutes ces images était celle de l'empreinte de pas, la plus étrangement suggestive représentait la grosse pierre noire trouvée dans les bois de Round Hill. Akeley l'avait photographiée sur ce qui était manifestement sa table de travail car on voyait au fond des rangées de livres et un buste de Milton. L'objet, pour autant qu'on puisse en juger, était posé verticalement face à l'appareil et sa surface à la courbure irrégulière mesurait un pied sur deux ; mais décrire avec précision cette surface et la forme générale de la pierre échappe aux pouvoirs du langage.

Impossible même d'imaginer selon quels principes géométriques inconnus elle avait été taillée – car elle l'était à n'en pas douter et je n'avais jamais rien vu qui m'eût autant frappé par sa radicale étrangeté à l'égard de notre monde. Je ne distinguai pas grand-chose dans les hiéroglyphes qui y étaient gravés mais j'en vis un ou deux qui me causèrent un choc. Bien sûr, ce pouvait être un faux car je n'étais pas le seul à avoir lu l'abominable et monstrueux Nécronomicon de l'Arabe fou Abdul Alhazred ; mais je n'en frissonnai pas moins en reconnaissant des idéogrammes que mes études m'avaient appris à associer aux rumeurs les plus impies et les plus terrifiantes concernant ces êtres doués d'une demi-existence inimaginable avant même la formation de la Terre et des autres mondes intérieurs du système solaire.

Des cinq dernières photographies, trois représentaient des paysages de marais et de collines qui semblaient porter les traces d'occupants cachés et nuisibles. Une autre montrait une empreinte bizarre sur le sol très près de la maison d'Akeley, qui l'avait prise, disait-il, le matin après une nuit où les chiens s'étaient déchaînés plus bruyamment que d'habitude. Elle était trop floue pour qu'on en puisse tirer des conclusions précises ; mais elle rappelait diaboliquement l'autre marque ou empreinte de pince photographiée sur le plateau désert. La dernière image était celle de la propriété d'Akeley ; une jolie maison blanche à deux étages et un grenier, qui devait avoir dans les cent vingt-cinq ans, précédée d'une pelouse bien entretenue et d'une allée bordée de pierres qui menait à une entrée de style géorgien sculptée avec goût. Plusieurs gros chiens policiers étaient couchés sur la pelouse auprès d'un homme au visage sympathique, à la courte barbe grise, qui devait être Akeley en personne – qui s'était photographié lui-même, à en juger par la poire du déclencheur qu'il tenait dans sa main droite. Des clichés je passai à la lettre, volumineuse et d'une écriture serrée ; et pendant les trois heures suivantes je fus plongé dans une abîme d'horreur inexprimable. Akeley m'exposait dans tous les détails ce dont il m'avait auparavant donné un aperçu ; de longues transcriptions de mots surpris la nuit dans les bois, de

minutieuses descriptions des descriptions des monstrueuses formes rosâtres épiées sur les collines, au crépuscule, dans les fourrés, et une terrible relation cosmique où il appliquait une érudition profonde et variée aux interminables divagations du fou soi-disant espion qui s'était suicidé. Je me retrouvai devant des noms et des termes que j'avais déjà entendus ailleurs avec les plus hideux rapprochements – Yuggoth, le Grand Cthulhu, Tsathogua, Yog-Sothoth, R'lyeh, Nyarlathotep, Azathoth, Hastur, Yian, Leng, le lac de Hali, Bethmoora, le Signe Jaune, L'mur-Kathulos, Bran, et le Magnum Innominandum – et je fus ramené en arrière à travers des éternités sans nom et des dimensions inconcevables, jusqu'à des mondes d'une essence plus ancienne et plus lointaine, que l'auteur dément du Nécronomicon n'avait que vaguement pressentis. On me parlait des abîmes de la vie originelle et des courants qui en avaient découlé ; et enfin de l'infime ruisseau issu d'un de ces courants, qui s'était trouvé mêlé aux destinées de notre planète.

Je fus pris de vertige ; alors que jusque-là je prétendais tout expliquer, je me mis à croire aux prodiges les plus inattendus et les plus incroyables. L'accumulation des preuves décisives était énorme et terriblement accablante ; et l'attitude froidement scientifique d'Akeley – à cent lieues de celle d'un fou, d'un fanatique, d'un excité ou même d'un hyper-imaginatif – eut un effet foudroyant sur ma pensée et mon jugement. Quand j'eus achevé l'effroyable lettre, je comprenais les craintes qui maintenant l'obsédaient, et j'étais prêt à faire tout ce qui était en mon pouvoir afin d'éloigner les gens de ces sauvages collines hantées. Même à l'heure actuelle, alors que le temps a émoussé les impressions et m'a fait quelque peu remettre en question ma propre aventure et mes doutes affreux, il reste des choses dans la lettre d'Akeley que je ne citerais pas, ou même que je ne traduirais pas en mots sur le papier. Au fond je préfère qu'elle ait disparu avec l'enregistrement et les photos – et je regrette, pour des raisons que j'expliquerai bientôt, qu'on ait découvert la nouvelle planète au-delà de Neptune.

Après la lecture de cette lettre, mon débat public sur l'horreur du Vermont s'arrêta définitivement. Les arguments de mes adversaires restèrent sans réponse ou remis à plus tard avec des promesses, et la controverse tomba peu à peu dans l'oubli. A la fin du mois de mai et en juin j'entretins une correspondance suivie avec Akeley ; mais de temps à autre une lettre se perdait, de sorte qu'il nous fallait revenir en arrière et nous livrer à un laborieux travail de copie. Nous nous propositions, en somme, de comparer nos notes sur le mystérieux savoir mythologique, pour parvenir à rattacher plus nettement les horreurs du Vermont à l'ensemble des légendes primitives du monde.

En premier lieu, nous avons pratiquement reconnu que ces monstres et l'infernal Mi-Go de l'Himalaya étaient un seul et même genre de cauchemar incarné. Il y avait aussi des hypothèses zoologiques fascinantes, que j'aurais soumises au professeur Dexter à ma propre université si Akeley ne m'avait formellement interdit d'en parler à qui que ce soit. Si je parais lui désobéir aujourd'hui, c'est que j'estime, au point où en sont les choses, qu'une mise en garde contre ces sauvages collines du Vermont contribue davantage à la sécurité publique que ne ferait le silence – on peut en dire autant de ces pics himalayens que de hardis explorateurs semblent de plus en plus décidés à gravir. Ce à quoi nous tendions essentiellement était le déchiffrement des hiéroglyphes sur cette infâme pierre noire – dont nous comptons obtenir des secrets plus profonds et plus étourdissants que l'homme n'en avait jamais connus.

3

Vers la fin du mois de juin, je reçus l'enregistrement – expédié de Brattleboro, puisque Akeley se méfiait du réseau du Nord. Il avait l'impression d'être l'objet d'une surveillance accrue, que semblait confirmer la perte de plusieurs de nos lettres, et ne tarissait pas sur la conduite surnoise de certains individus en qui il voyait les instruments et les espions des monstres cachés. Il soupçonnait surtout Walter Brown, le fermier revêché qui vivait seul sur son domaine délabré à flanc de colline près des bois profonds, et qu'on voyait souvent traîner au coin des rues à Brattleboro, Bellows Falls, Newfane et South Londonderry de façon bizarre et sans motif apparent. Akeley était convaincu d'avoir reconnu la voix de Brown parmi celles dont il avait surpris un jour la terrible conversation ; une autre fois, il avait découvert près de chez Brown une empreinte de pied ou de pince d'une signification particulièrement inquiétante. Elle était singulièrement proche de certaines traces de pas de Brown lui-même – qui allaient au-devant d'elle.

Donc, l'enregistrement était parti de Brattleboro, où Akeley s'était rendu dans sa Ford par les routes désertes du Vermont. Il avouait dans une lettre jointe qu'il commençait à redouter ces trajets, et qu'il n'osait même plus aller s'approvisionner à Townshend autrement qu'en plein jour. Il n'était pas bon, répétait-il sans cesse, d'en savoir trop pour qui n'habitait pas très loin de ces silencieuses et énigmatiques collines. Il irait bientôt en Californie vivre avec son fils, bien qu'il fût dur d'abandonner une demeure à laquelle étaient liés tous ses souvenirs et ses sentiments familiaux.

Avant d'essayer l'enregistrement sur le phonographe de série emprunté à l'administration de l'université, je relus soigneusement toutes les explications d'Akeley dans ses différentes lettres. Ce document, disait-il, avait été réalisé vers une heure du matin le 1^{er} mai 1915, près de l'entrée fermée d'une caverne, à l'endroit où le versant ouest de la Montagne Noire s'élève au-dessus du marais de Lee. Ce lieu ayant toujours été anormalement infesté de voix bizarres, il avait apporté phonographe, dictaphone et cylindre vierge dans l'espoir d'obtenir un résultat. Une expérience antérieure lui avait appris que la veille du 1^{er} mai – la hideuse nuit du sabbat des légendes souterraines d'Europe – serait probablement plus favorable que toute autre date, et il ne fut pas déçu. Il faut noter d'ailleurs qu'il n'entendit plus jamais de voix à cet endroit-là.

A la différence des voix surprises dans la forêt, celles-ci avaient une fonction quasi rituelle, et l'une était manifestement humaine, bien qu'Akeley n'ait pas réussi à l'identifier. Ce n'était pas celle de Brown, mais d'un homme certainement très cultivé. La seconde voix, pourtant, était le nœud de l'énigme – car c'était ce bourdonnement maudit qui n'avait rien d'humain malgré les mots qu'elle prononçait dans un anglais impeccable avec un accent raffiné.

L'enregistrement du phonographe et du dictaphone, réalisé dans des conditions défavorables à cause de l'éloignement et du son assourdi du rituel surpris par hasard, n'avait pas été parfait, si bien que les paroles recueillies étaient en fait très fragmentaires. Akeley m'avait donné une transcription de ce qu'il croyait avoir compris, et je la parcourus encore avant de mettre l'appareil en marche. Le texte était d'un sombre mystère plutôt que franchement effrayant mais ce qu'on savait de son origine et des circonstances dans lesquelles on l'avait obtenu lui prêtait par association d'idées une horreur que n'importe quels mots auraient pu aussi bien emprunter. Je le reproduis ici intégralement tel que je me le rappelle – et je suis sûr de le savoir par cœur non seulement pour en avoir lu la transcription, mais pour l'avoir écouté tant et tant de fois. Et ce n'est pas une chose qu'on oublie facilement !

(bruits confus, une voix d'homme cultivé) « ... est le Seigneur des Forêts, jusqu'à... et les présents des hommes de Leng... ainsi des abîmes de la nuit aux gouffres de l'espace, et des gouffres de l'espace aux abîmes de la nuit, loués à jamais soient le Grand

Cthulhu, et Tsathoggua, et Celui Qui ne doit pas être Nommé. Loués soient-ils à jamais, et l'abondance soit au Bouc Noir des Forêts. Iä ! Shub-Niggurath ! Le Bouc aux Mille Chevreux ! (Imitation bourdonnante de voix humaine.) Iä ! Shub-Niggurath ! Le Bouc Noir des Forêts aux Mille Chevreux ! (Voix humaine.) Et il est advenu que le Seigneur des Forêts, étant... sept et neuf, au pied des marches d'onyx... [tri]buts apportés à Celui de l'Abîme, Azathot, Lui de Qui Tu nous as enseigné les mer[veilles]... sur les ailes de la nuit loin par-delà l'espace, loin par-delà l... à Cela dont Yuggoth est la dernière-née, roulant solitaire dans l'éther noir au bord... (Voix bourdonnante.) ... allez parmi les hommes et instruisez-vous de leurs usages, afin que Celui de l'Abîme puisse savoir. A Nyarlathotep, le Puissant Messenger, tout doit être rapporté. Et Il prendra la ressemblance des hommes, le masque de cire et la robe qui dissimule, et Il descendra du monde des Sept Soleils pour narguer... (Voix humaine.) ... [Nyarl]athotep, Grand Messenger, dispensateur d'étrange joie pour Yuggoth à travers le vide, Père des Millions d'Elus, Chasseur sur la piste... » (Paroles coupées par la fin de l'enregistrement.)

Tels sont les mots que je m'apprêtais à écouter quand je mis le phonographe en marche. Ce fut avec un peu de crainte réelle et de répugnance que je poussai la manette et entendis le grattement préliminaire de la pointe de saphir, puis je fus heureux que ces premières paroles faibles et fragmentaires viennent d'une voix humaine – une voix douce, cultivée, dont l'accent rappelait celui de Boston et qui n'était certainement celle d'aucun natif des collines du Vermont. En tendant l'oreille pour percevoir les sons désespérément confus, il me sembla reconnaître exactement le texte soigneusement transcrit par Akeley. La psalmodie continuait, de cette douce voix bostonienne... « Iä ! Shub-Niggurath ! Le Bouc aux Mille Chevreux !... »

Et puis j'entendis l'autre voix. A cet instant, je frémis rétrospectivement en songeant au choc que je reçus, préparé comme je l'étais pourtant par les lettres d'Akeley. Ceux à qui j'ai depuis parlé de cet enregistrement veulent n'y voir qu'imposture ou folie ; mais s'ils avaient pu entendre cette maudite voix elle-même, ou lire l'essentiel des missives d'Akeley (surtout la seconde, encyclopédique et terrifiante), je sais qu'ils penseraient tout autrement. En fin de compte, il est infiniment dommage que je ne lui aie pas désobéi en faisant entendre ce document à d'autres – il est infiniment dommage aussi que toutes ses lettres soient perdues. Pour moi, sous le coup de ma première impression des sons réels, et de ce que je savais de l'arrière-plan et des circonstances, cette voix était monstrueuse. Elle suivait rapidement la voix humaine pour les répons rituels, mais dans mon imagination c'était un écho morbide volant à travers d'inconcevables abîmes à partir d'inconcevables enfers d'outre-monde. Voilà plus de deux ans que j'écoutai pour la dernière fois cet abominable cylindre de cire ; mais en ce moment même, comme à tout moment, j'entends encore le faible et diabolique bourdonnement tel qu'il me parvint la première fois.

« Iä ! Shub-Niggurath ! Le Bouc Noir des Forêts aux Mille Chevreux ! »

Bien que cette voix résonne toujours à mes oreilles, je n'ai jamais été capable de l'analyser assez pour en donner une description frappante. C'était comme le vrombissement d'un insecte gigantesque et répugnant, lourdement modulé à l'image du langage articulé d'une espèce étrangère, et je suis persuadé que les organes qui le produisaient ne ressemblaient en rien aux organes vocaux de l'homme, ni à ceux d'aucun mammifère. Il y avait des singularités de timbre, de registre, d'harmoniques qui situaient ce phénomène entièrement en dehors de la sphère de l'humanité et de la vie terrestre. Son apparition soudaine cette première fois me laissa stupéfait, et j'écoutai le reste de l'enregistrement dans une sorte de confusion distraite. Quand vint le long passage de bourdonnement, j'éprouvai avec une intensité accrue le sentiment d'infini sacrilège qui m'avait frappé pendant sa première intervention plus courte. Enfin le document prit fin brusquement, au milieu d'une phrase exceptionnellement nette de la voix bostonienne ; je restai assis, stupide et le regard fixe, longtemps après que la machine se fut arrêtée d'elle-même.

Faut-il dire que je repassai bien des fois cet épouvantable enregistrement et que je tâchai d'en faire l'analyse et le commentaire exhaustifs dans un échange de lettres avec Akeley. Il serait aussi inutile qu'alarmant de répéter ici toutes nos conclusions ; je

dirai seulement que nous étions d'accord sur la certitude d'avoir trouvé une clé à l'origine des pratiques les plus répugnantes des mystérieuses religions primitives de l'humanité. Il nous semblait évident aussi qu'il existait des alliances très anciennes et compliquées entre les créatures cachées venues d'ailleurs et certains membres de la communauté humaine. Quelle en était l'étendue, et leur état actuel était-il comparable à celui des premiers âges, nous n'avions aucun moyen de le savoir ; mais il y avait place, au mieux, pour une infinité de spéculations horribles. Un lien immémorial et terrible existait à différents niveaux entre l'homme et l'infini innommé. Les êtres blasphématoires qui apparaissaient sur la Terre venaient, disait-on, de la ténébreuse planète Yuggoth, à la limite du système solaire ; mais celle-ci n'était que l'avant-poste surpeuplé d'une redoutable race interstellaire dont l'origine devait se trouver très au-delà du plus grand cosmos connu, le continuum espace-temps einsteinien.

Nous continuons cependant à discuter de la pierre noire et du moyen le plus sûr de l'envoyer à Arkham – Akeley jugeant qu'il serait imprudent pour moi de lui rendre visite sur le théâtre de ses recherches cauchemardesques. Pour une raison ou pour une autre, il craignait de confier l'objet à n'importe quel moyen de transport ordinaire ou prévisible. Il décida finalement de le porter lui-même à Bellows Falls et de l'envoyer sur le réseau Boston-Maine par Keene, Winchendon et Fitchburg, même si cela l'obligeait à emprunter des voies plus solitaires à travers bois et collines que la grand-route de Brattleboro. Quand il avait expédié l'enregistrement du phonographe, il avait vu près du bureau des exprès de Brattleboro un individu dont la mine et les manières n'étaient vraiment pas rassurantes. L'homme cherchait visiblement à parler avec les employés, et avait pris le train qui emportait le colis. Akeley avouait qu'il s'était inquiété jusqu'à ce que je lui apprenne que son envoi était bien arrivé.

Vers cette époque – la deuxième semaine de juillet –, une autre de mes lettres se perdit, ainsi que je l'appris par un message angoissé d'Akeley. Il me pria après cela de ne plus lui écrire à Townshend, mais d'adresser tout le courrier poste restante à Brattleboro, où il irait très souvent soit avec sa voiture soit par le car qui remplaçait depuis peu le service des voyageurs sur la ligne de chemin de fer devenue insuffisante. Je compris que son inquiétude s'aggravait car il me raconta avec force détails que les chiens aboyaient de plus en plus par les nuits sans lune et qu'au matin il trouvait parfois des empreintes fraîches de pinces sur la route et dans la boue de son arrière-cour. Il me parla une fois d'une véritable armée d'empreintes face à un front tout aussi dense et résolu de pattes de chien, et il m'envoya, à l'appui, une photo affreusement troublante. C'était au lendemain d'une nuit où les animaux s'étaient surpassés en abois et hurlements.

Le matin du mercredi 18 juillet, je reçus un télégramme de Bellows Falls m'informant que Akeley m'expédiait la pierre noire sur le réseau B. & M. par le train n°5508 partant de Bellows Falls à 12 h 15, heure légale, pour être à la gare du Nord de Boston à 16 h 12. Je calculai qu'elle arriverait à Arkham le lendemain à midi au plus tard ; et en conséquence je restai chez moi toute la matinée du jeudi pour la recevoir. Mais ne voyant rien venir à midi passé, je téléphonai au bureau des exprès où l'on m'apprit qu'il n'y avait aucun colis pour moi. En proie à une vive inquiétude, j'appelai alors le responsable des exprès à la gare du Nord de Boston et je ne fus guère surpris d'apprendre qu'on n'avait rien vu venir. Le train n°5508 était arrivé la veille avec trente-cinq minutes de retard mais sans caisse à mon adresse. L'employé promit toutefois de faire une enquête et je terminai la journée en envoyant à Akeley un télégramme de nuit pour lui expliquer la situation.

Avec une remarquable diligence, le bureau de Boston me téléphona le lendemain après-midi ce qu'il venait d'apprendre. Le préposé aux exprès sur le train n°5508 s'était rappelé un incident qui pouvait avoir un rapport avec mon colis égaré – une discussion avec un paysan roux, maigre, à la voix très bizarre, pendant un arrêt du convoi à Keene, New Hampshire, peu après une heure de l'après-midi.

L'homme, disait-il, était très inquiet au sujet d'une lourde caisse qu'il prétendait attendre, mais qui ne se trouvait ni dans le train ni sur les registres de la compagnie. Il s'était présenté sous le nom de Stanley Adams, et sa voix curieusement voilée et

bourdonnante avait étrangement étourdi et endormi l'employé qui l'écoutait. Celui-ci ne pouvait plus se rappeler la fin de la conversation, mais se souvenait d'avoir retrouvé toute sa présence d'esprit quand le train se remit en marche. Le responsable de Boston ajoutait que cet employé était un jeune homme tout à fait digne de confiance, aux antécédents connus et depuis longtemps au service de la compagnie. Ayant demandé au bureau son nom et son adresse, je partis le soir même l'interroger à Boston. C'était un garçon ouvert et sympathique, mais il était clair qu'il ne pourrait rien ajouter à sa première déclaration. Chose étrange, il n'était même pas sûr de pouvoir reconnaître son bizarre interlocuteur. Voyant qu'il n'avait plus rien à dire, je rentrai à Arkham où je passai le reste de la nuit à écrire à Akeley, à la compagnie, au commissaire de police et au chef de gare de Keene. Je sentais que cet individu à la voix insolite qui avait produit sur l'employé un effet si surprenant était la clé de toute l'affaire, et j'espérais que les employés de la gare de Keene et du service télégraphique sauraient me renseigner sur lui et me dire où, quand et comment il avait mené son enquête.

Je dois reconnaître pourtant que toutes mes recherches furent inutiles. On avait vu en effet l'homme à la voix bizarre autour de la gare de Keene le 18 juillet en début d'après-midi, et un flâneur semblait l'associer vaguement à une lourde caisse ; mais il était absolument inconnu et nul ne l'avait vu avant ni depuis. Il n'était pas entré au service télégraphique et n'avait apparemment reçu aucun message, pas plus que le bureau n'en avait enregistré pour qui que ce soit, mentionnant la présence de la pierre noire à bord du n°5508. Naturellement, Akeley m'aida dans ces recherches, et vint même en personne à Keene pour interroger les gens près de la gare ; mais il paraissait beaucoup plus fataliste que moi. Voyant dans la perte de la caisse une conséquence grave et menaçante de conjonctures inévitables, il n'avait en fait aucun espoir de la retrouver. Il parla des indéniables pouvoirs télépathiques et hypnotiques des créatures des collines et de leurs agents, et laissa entendre dans une lettre que la pierre, à son avis, n'était déjà plus sur cette terre. Quant à moi, j'étais furieux, car j'avais senti que ces vieux hiéroglyphes à demi effacés offraient au moins une chance de découvertes sérieuses et stupéfiantes. J'en aurais gardé une amère obsession si les lettres suivantes d'Akeley n'avaient aussitôt révélé une nouvelle phase de l'horrible mystère des collines qui retint immédiatement toute mon attention.

4

Les créatures inconnues, annonçait Akeley d'une écriture lamentablement tremblée, commençaient à le cerner avec une nouvelle résolution. Les aboiements nocturnes des chiens, lorsque la lune était voilée ou absente, devenaient atroces, et l'on avait essayé de l'attaquer sur les routes solitaires qu'il lui fallait emprunter de jour. Le 2 août, allant au village en voiture, il avait trouvé un tronc d'arbre en travers de son chemin à un endroit où il franchissait un coin de forêt très touffu. Les abois sauvages des gros chiens qui l'accompagnaient ne disaient que trop ce qui le guettait sans doute dans les parages. Il n'osait pas penser à ce qui serait arrivé sans les chiens – mais il ne sortait plus jamais sans au moins deux de ses fidèles et puissants gardiens. D'autres incidents se produisirent sur la route les 5 et 6 août ; une fois, un coup de fusil avait éraflé sa voiture et, une autre, les hurlements des chiens trahirent des présences impies sous les arbres.

Je reçus le 15 août une lettre terrifiée qui me bouleversa, et me fit souhaiter qu'il renonce à ses réticences de solitaire et fasse appel à la police. La nuit du 12 au 13 avait été épouvantable, on avait tiré des coups de feu aux abords de la ferme, et le matin trois chiens sur douze étaient retrouvés morts. Il y avait sur la route des milliers d'empreintes de pinces, et parmi elles les empreintes humaines de Walter Brown. Akeley avait téléphoné à Brattleboro pour avoir d'autres chiens, mais la communication fut coupée sans qu'il ait pu dire grand-chose. Il alla plus tard en ville avec sa voiture, et apprit que des ouvriers du téléphone avaient trouvé le câble principal sectionné à l'endroit où il traverse les collines désertes au nord de Newfane. Mais il rentrait chez lui avec quatre autres beaux chiens et plusieurs boîtes de cartouches pour son fusil de gros calibre. La lettre était écrite du bureau de poste de Brattleboro et elle me parvint très rapidement.

A dater de ce jour, j'abandonnai vite mon attitude scientifique dans cette affaire pour une inquiétude personnelle. J'avais peur pour Akeley dans sa ferme solitaire, loin de tout, et je craignais un peu pour moi-même maintenant que je m'étais mêlé du singulier mystère des collines. L'affaire aussi s'étendait. Allait-elle m'aspirer et m'engloutir ? En répondant à sa lettre, je le pressai de chercher de l'aide, et suggérai de le faire moi-même s'il n'agissait pas. Je proposai d'aller en personne dans le Vermont malgré son opposition, pour l'aider à exposer la situation aux autorités compétentes. En retour je ne reçus que le télégramme suivant venant de Bellows Falls :

APPRECIÉ VOTRE ATTITUDE MAIS NE PEUX RIEN FAIRE.
NE PRENEZ PAS INITIATIVE QUI NE POURRAIT QUE NUIRE AUX DEUX. ATTENDRE
EXPLICATION.

HENRY AKELY.

Mais l'affaire se corsait. Après ma réponse au télégramme je reçus d'Akeley un mot tremblé et surprenant, disant que non seulement il n'avait jamais envoyé le télégramme, mais n'avait pas reçu la lettre à laquelle il était censé répondre. Une enquête rapide à Bellows Falls lui avait appris que le message avait été déposé par un homme bizarre aux cheveux roux et à la voix singulièrement voilée et bourdonnante ; il n'en sut pas davantage. L'employé lui montra le texte original griffonné au crayon par l'expéditeur, mais l'écriture lui était tout à fait inconnue. Il fallait noter que la signature était mal orthographiée – AKELY, sans le second E. Certaines conjectures s'imposaient, mais la situation était si critique qu'il ne s'arrêtait pas à les développer.

Il parlait d'autres morts de chiens, immédiatement remplacés, et d'échanges de coups de feu qui devenaient la règle à chaque nuit sans lune. Les empreintes de Brown et

celles d'au moins un ou deux humains chaussés se mêlaient régulièrement aux empreintes de pinces sur la route et dans l'arrière-cour de la ferme. Akeley reconnaissait que cela devenait une sale histoire ; et il lui faudrait avant longtemps rejoindre son fils en Californie, qu'il arrive ou non à vendre la vieille propriété. Mais il n'était pas facile de quitter le seul endroit où l'on se sentait vraiment chez soi. Il fallait tenir encore un peu ; peut-être ferait-il fuir les intrus, surtout s'il abandonnait ouvertement toute tentative de découvrir leurs secrets.

Je lui répondis aussitôt, en renouvelant mon offre de lui rendre visite pour l'aider à convaincre les autorités de l'extrême péril où il se trouvait. Dans sa réponse, il semblait moins opposé à ce projet que son attitude jusqu'alors l'aurait fait croire, mais il voulait tenir encore un peu, le temps de mettre ses affaires en ordre et s'habituer à l'idée de quitter la maison natale qu'il aimait avec une passion presque malade. Les gens voyaient d'un très mauvais œil ses études et ses recherches, et mieux vaudrait partir discrètement sans jeter le trouble dans le pays et répandre le doute sur son équilibre mental. Il en avait assez, avouait-il, mais il valait mieux se retirer dignement, si possible. Cette lettre me parvint le 28 août, et j'adressai à Akeley une réponse aussi encourageante que je le pus. Réconfort efficace, semblait-il, car en accusant réception de mon mot il rapportait moins de sujets de terreur. Il n'était guère optimiste, pourtant, convaincu que seule la période de pleine lune tenait les créatures à l'écart. Il espérait qu'il n'y aurait pas trop de nuits nuageuses, et parlait vaguement de prendre pension à Brattleboro dès que la lune décroîtrait. Je lui répétai mes encouragements, mais le 5 septembre arriva une nouvelle missive qui s'était croisée avec la mienne ; il n'était plus question cette fois de réponse apaisante. Etant donné son importance, je crois devoir la reproduire intégralement – autant que je puisse me rappeler ses mots tremblés. En voici l'essentiel :

Lundi.

Cher Wilmarth,

Post-scriptum plutôt désespérant à ma dernière lettre. La nuit passée a été très nuageuse – sans pluie pourtant – et pas un rayon de lune n'a filtré. C'était l'horreur, et je pense que la fin est proche, contrairement à ce que nous espérions. Après minuit, quelque chose a atterri sur le toit de la maison et les chiens se sont précipités pour voir ce que c'était. Je les entendais bondir en tous sens en faisant claquer leurs mâchoires ; puis l'un d'eux réussit à sauter sur le toit à partir de l'aile la plus basse. Il y eut là-haut un terrible combat, et je perçus un bourdonnement effroyable que je n'oublierai jamais. Puis ce fut une odeur abominable. Presque en même temps des balles brisaient les vitres, me manquant de peu. Je pense que le gros des troupes des collines s'approcha de la maison quand les chiens furent dispersés par l'incident du toit. J'ignore encore ce qu'il y avait en haut, mais je crains que ces créatures n'apprennent à diriger de mieux en mieux leurs ailes spatiales. J'éteignis la lumière et, me servant des fenêtres comme de meurtrières, je balayai de coups de fusil tout le tour de la maison, à une hauteur suffisante pour ne pas toucher les chiens. Cela mit fin à l'attaque, et dans la matinée je trouvai dans la cour de grandes flaques de sang, auprès de mares d'un fluide vert et visqueux qui dégageait la pire odeur que j'aie jamais sentie. Je grimpai sur le toit où j'en trouvai encore davantage. Cinq chiens avaient été tués – et je crains d'en avoir abattu un moi-même en visant trop bas, car il était touché dans le dos. Je vais remplacer les vitres brisées, puis j'irai chercher d'autres chiens à Brattleboro. Les employés du chenil doivent me prendre pour un fou. Vous posterez un autre mot plus tard. Serai sans doute prêt à partir dans une semaine ou deux, mais cette idée me tue.

En hâte –

AKELEY

Mais ce ne fut pas la seule lettre d'Akeley à croiser la mienne. Le lendemain matin – 6 septembre –, j'en avais une autre ; un griffonnage affolé cette fois qui me démoralisa

complètement, au point de ne plus savoir que dire ou que faire. Je ne peux qu'en donner le texte aussi fidèlement que le permettra ma mémoire.

Mardi.

Pas d'éclaircie, donc pas de lune – d'ailleurs elle commence à décroître. J'aurais fait installer l'électricité dans la maison et poser un projecteur si je ne savais qu'ils couperont les câbles à mesure qu'on les réparera.

Je crois que je deviens fou. Tout ce que je vous ai écrit est peut-être un rêve ou un délire. C'était assez horrible jusqu'à présent, mais cette fois c'en est trop. Ils m'ont parlé la nuit dernière – de cette maudite voix bourdonnante, et m'ont dit des choses que je n'ose pas vous répéter. Je les entendais clairement par-dessus l'aboiement des chiens et, à un moment où leurs voix étaient couvertes, celle d'un humain est venue à leur aide. Ne vous en mêlez pas, Wilmarth – c'est pire que nous ne l'avions jamais imaginé, vous ou moi. Ils ne comptent pas me laisser partir pour la Californie à présent – ils veulent m'emmener vivant, ou quasi vivant théoriquement et mentalement – non seulement à Yuggoth, mais au-delà – loin en dehors de la galaxie, peut-être même au-delà de la courbe extrême de l'espace. Je leur ai dit que je ne voulais pas y aller, du moins par le procédé terrible qu'ils proposent de m'appliquer, mais il n'y a rien à faire, j'en ai peur. Ma demeure est si loin de tout qu'ils y viendront bientôt de jour comme de nuit. Six autres chiens tués, et en allant à Brattleboro aujourd'hui je sentais des présences tout le long des parties boisées de la route.

Ce fut une erreur de ma part d'essayer de vous faire parvenir cet enregistrement et cette pierre noire. Mieux vaut détruire le cylindre avant qu'il ne soit trop tard. Vous enverrai un autre mot demain si je suis encore là. J'aimerais pouvoir transporter mes livres et mes affaires à Brattleboro et m'y installer. Je partirais sans rien si je le pouvais, mais quelque chose dans mon esprit me retient. Je peux filer à Brattleboro où je devrais être en sécurité, mais je m'y sens aussi prisonnier qu'à la maison. Et il me semble que je serais incapable d'aller plus loin, même si je renonçais à tout et même si je le voulais. C'est horrible – ne vous laissez pas prendre là-dedans.

Votre – AKELEY

Je ne dormis pas de la nuit après avoir lu cette lettre effroyable et je ne savais plus du tout que penser de la santé mentale d'Akeley. Le contenu du message était totalement insensé, mais l'expression – étant donné tout ce qui s'était passé avant – gardait un irrésistible pouvoir de conviction. Je différai ma réponse, pensant qu'il valait mieux attendre celle d'Akeley à ma dernière missive. Elle arriva en effet le lendemain et les faits nouveaux qu'elle contenait éclipsaient totalement tous les points de ma lettre auxquels il était censé répondre. Voici ce que j'ai retenu de ce texte griffonné et taché dans la précipitation et l'affolement.

Mercredi.

W –

Reçu votre lettre, mais il est inutile de discuter davantage. Je suis entièrement résigné. M'étonne d'avoir même assez de volonté pour les tenir à distance. Impossible d'échapper même si je voulais tout abandonner et fuir. Ils m'auront.

Reçu une lettre d'eux hier – un homme du R.F.D. l'apporta pendant que j'étais à Brattleboro. Dactylographiée et timbrée de Bellows Falls. Disant ce qu'ils veulent faire de moi – je ne peux le répéter. Prenez garde, vous aussi ! Détruisez cet enregistrement. Toujours des nuits nuageuses et la lune décroît sans cesse. Si j'avais osé demander du secours – cela pouvait me rendre ma volonté – mais tous ceux qui se risqueraient à venir me traiteraient de fou s'ils n'avaient des preuves. Impossible de demander aux gens de venir sans donner de raison – plus de contact avec personne et depuis des années.

Mais je ne vous ai pas dit le pire, Wilmarth. Armez-vous de courage avant de lire ceci, car vous allez avoir un choc. Pourtant je dis la vérité. Voilà – j'ai vu et touché une de ces créatures, ou une partie de l'une d'elles. Grand Dieu, mon ami, c'est abominable ! Elle était morte, bien entendu. Un des chiens l'avait tuée et je l'ai trouvée près du chenil ce matin. J'ai voulu la garder dans le bûcher comme pièce à conviction, mais elle s'est évaporée en quelques heures. Sans laisser de traces. Vous savez, tous ces corps dans les rivières, on ne les a vus qu'une fois, le premier matin après l'inondation. Et voici le pire. J'ai essayé de la photographier pour vous, mais quand j'ai développé le film on n'y voyait que le bûcher. De quoi était-elle faite ? Je l'ai vue et touchée, et elles laissent toutes des empreintes. C'était pourtant bien fait d'une matière quelconque – mais de quelle sorte ? La forme est indescriptible. C'était un crabe géant qui portait, à l'endroit où serait une tête d'homme, une pyramide de nœuds ou d'anneaux charnus, d'un tissu épais et visqueux, et couvert d'antennes. Ce fluide vert et gluant est leur sang ou leur suc. Et il doit y en avoir sur Terre davantage à chaque minute.

Walter Brown a disparu – on ne l'a pas revu flâner aux carrefours habituels dans les villages des environs. J'ai dû le toucher d'un coup de fusil, mais il me semble que ces créatures essaient toujours d'emporter leurs morts et leurs blessés.

Arrivé en ville sans encombre cet après-midi, mais je crains qu'ils ne commencent à relâcher leur surveillance parce qu'ils sont sûrs de me tenir. J'écris ceci à la poste de Brattleboro. C'est peut-être un adieu – si c'est cela, écrivez à mon fils, George Goodenough Akeley, 176 Pleasant Street, San Diego, Cal. Mais ne venez pas ici. Ecrivez au garçon si vous n'avez rien de moi dans une semaine, et suivez les nouvelles dans les journaux.

Je vais jouer mes deux dernières cartes – s'il me reste assez de volonté. D'abord essayer les gaz asphyxiants sur les créatures (je possède les produits chimiques nécessaires et j'ai fabriqué des masques pour moi et pour les chiens), puis, si cela ne donne rien, avvertir le shérif. On peut m'enfermer si l'on veut dans un asile d'aliénés – cela vaudrait mieux pour moi que ce que veulent faire les autres. Peut-être pourrai-je amener les policiers à examiner les empreintes autour de la maison – elles ne sont pas très nettes, mais je les retrouve tous les matins. Je crois néanmoins qu'ils m'accuseraient de quelque supercherie ; car les gens me prennent tous pour un drôle de type.

Il faut essayer que quelqu'un de la police fédérale passe une nuit ici et voie par lui-même – mais les créatures pourraient bien l'apprendre et rester à l'écart cette nuit-là. Elles coupent les fils chaque fois que je veux téléphoner la nuit – les employés du téléphone trouvent cela très bizarre, et pourraient en témoigner, à moins qu'ils n'aillent imaginer que je les coupe moi-même ? Il y a maintenant plus d'une semaine que je ne les ai pas fait réparer.

Je pourrais obtenir le témoignage de quelques ignorants sur la réalité de ces horreurs, mais tout le monde se moque de ce qu'ils racontent, et d'ailleurs ils évitent ma propriété depuis si longtemps qu'ils ne savent rien des derniers événements. On ne déciderait pour rien au monde un de ces fermiers sur le déclin à venir à un mile de ma maison. Le facteur entend ce qu'ils disent et me plaisante à ce propos. Seigneur ! Si j'osais seulement lui dire combien c'est vrai ! Je crois que je vais essayer de lui montrer les traces, mais il vient l'après-midi et en général elles sont alors presque effacées. Si j'en conservais une en la recouvrant d'une boîte ou d'un plat, il penserait certainement que c'est un truquage ou une blague.

Je regrette d'avoir vécu en ermite, de sorte qu'on ne vient plus me rendre visite comme autrefois. Je n'ai jamais osé montrer la pierre noire ni les photographies, ou faire entendre l'enregistrement à personne qu'à des ignorants. Les autres m'accusaient d'avoir tout inventé et ne faisaient qu'en rire. Je peux encore essayer de montrer les photos. On y voit nettement les empreintes de pinces, même si les créatures qui les ont laissées ne peuvent être photographiées. Quel dommage que personne d'autre n'ait vu cette chose ce matin avant qu'il n'en reste rien !

Mais pourquoi m'en soucier ? Après ce que j'ai vécu, un asile d'aliénés est un lieu qui en vaut un autre. Les médecins peuvent m'aider à me décider à quitter cette maison, et cela seul pourrait me sauver. Ecrivez à mon fils George si vous n'avez pas de nouvelles sous peu. Adieu, détruisez cette cire, et ne vous mêlez plus de rien.

Votre – AKELEY

Cette lettre me jeta dans la plus noire terreur. Ne sachant que répondre, je griffonnai quelques phrases incohérentes de conseils et d'encouragements et les envoyai en recommandé. Je me rappelle avoir supplié Akeley de partir immédiatement pour Brattleboro, se mettre sous la protection des autorités ; j'ajoutai que je m'y rendrais avec l'enregistrement pour l'aider à convaincre les magistrats de sa santé mentale. Il était temps aussi, disais-je, je crois, de mettre en garde les gens en général contre ce qui se passait parmi eux. On remarquera qu'en ce moment de tension je croyais moi-même pratiquement à tout ce que Akeley avait affirmé et raconté, si ce n'est que son cliché manqué du monstre mort venait à mon avis non d'une anomalie de la Nature mais d'une erreur de sa part due à son émotion.

5

Alors, le samedi 8 septembre, je reçus dans l'après-midi, croisant apparemment mon message incohérent, une lettre étrangement différente et apaisante, correctement dactylographiée sur une machine neuve ; cette lettre étonnante de réconfort et d'invitation qui devait marquer une évolution si prodigieuse dans tout le drame cauchemardesque des collines solitaires. Une fois de plus, je cite de mémoire – en m'efforçant, pour certaines raisons particulières, de conserver autant que possible la saveur du style. Elle était timbrée de Bellows falls, et la signature comme le reste était tapée à la machine – ce qui est fréquent chez les débutants. Le texte, cependant, était remarquablement impeccable pour un travail de novice ; et j'en conclus que Akeley avait dû autrefois se servir d'une machine – peut-être à l'université. Il ne serait que juste de dire le soulagement qu'elle m'apporta, même si j'en gardai au fond un malaise. Si Akeley était sain d'esprit dans sa terreur, l'était-il maintenant dans sa délivrance ? Et cet « élargissement des relations » dont il parlait... qu'était-ce au juste ? Tout cela impliquait un revirement si complet de son attitude antérieure ! mais voici le contenu du texte, soigneusement transcrit grâce à une mémoire dont je suis assez fier.

Townshend, Vermont.
Jeudi 6 sept. 1928

Mon cher Wilmarth,

J'ai le grand plaisir de pouvoir vous rassurer au sujet de toutes les sottises que je vous ai écrites. Je dis « sottises » en songeant à mes frayeurs bien plus qu'à mes descriptions de certains phénomènes. Ces phénomènes sont réels et assez importants ; mon erreur a été de prendre à leur égard une attitude anormale.

Je crois vous avoir dit que mes étranges visiteurs commençaient à communiquer avec moi et s'efforçaient d'y réussir. La nuit dernière, cet échange de paroles s'est réalisé. En réponse à certains signaux, j'ai fait entrer dans la maison un messenger de Ceux du Dehors – un autre humain, je m'empresse de le dire. Il m'a dit beaucoup de choses que ni vous ni moi n'avions même soupçonnées, et m'a montré clairement combien nous avions sous-estimés et mal interprété les objectifs de Ceux du Dehors en maintenant sur cette planète leur colonie secrète.

Il semble que les funestes légendes concernant ce qu'ils ont offert aux hommes et ce qu'ils désirent par rapport à la Terre résultent uniquement de l'interprétation erronée du langage allégorique – langage évidemment modelé par un milieu culturel et des modes de pensée totalement différents de tout ce que nous pouvons imaginer. Mes conjectures personnelles, je l'avoue franchement, manquaient d'aussi loin le but que les suppositions des fermiers illettrés et des Indiens sauvages. Ce que j'ai cru morbide, honteux et scandaleux est en réalité imposant, exaltant pour l'esprit et même glorieux – ma première évaluation n'étant qu'un aspect de l'éternelle tendance humaine à détester, craindre et repousser ce qui est radicalement différent.

Je regrette à présent le mal que j'ai fait à ces êtres étrangers incroyables au cours de nos escamourches nocturnes. Que n'ai-je consenti dès le début à m'entretenir paisiblement et raisonnablement avec eux ! Mais ils ne m'en gardent pas rancune, leurs émotions étant organisées tout autrement que les nôtres. Leur malchance a été d'avoir dans le Vermont des agents humains très insuffisants, par exemple le défunt Walter Brown. Il m'a beaucoup prévenu contre eux. En fait, ils n'ont jamais nui aux hommes délibérément, mais ont été souvent cruellement lésés et espionnés par notre espèce. Il existe tout un culte secret d'hommes malfaisants (votre érudition ésotérique vous fera comprendre pourquoi je les rattache à Hastur et au Signe Jaune) dont le seul but est de les capturer et de leur nuire pour le compte de puissances monstrueuses appartenant à d'autres dimensions. C'est contre ces agresseurs – et non contre l'humanité normale – que sont dirigées les mesures rigoureuses de Ceux du Dehors pour leur défense. A ce propos, j'ai appris que beaucoup de nos lettres

perdues avaient été volées non par Ceux du Dehors mais par les émissaires de ce culte pernicieux.

Ce que souhaitent de l'homme Ceux du Dehors c'est la paix, sans tracasseries, et des relations intellectuelles de plus en plus développées. Celles-ci sont absolument nécessaires maintenant que nos inventions et nos appareils étendent le champ de nos connaissances et de nos déplacements, et rendent de plus en plus impossible pour Ceux du Dehors de garder secrète la présence nécessaire de leurs avant-postes sur cette planète. Les êtres étrangers veulent mieux connaître l'humanité, et sa faire mieux connaître de quelques éminents philosophes et scientifiques humains. Une fois cet échange établi, tous les dangers disparaîtront, et un *modus vivendi* satisfaisant pourra être établi. Il est ridicule d'imaginer seulement une quelconque tentative pour asservir ou dégrader l'humanité.

Pour inaugurer cet élargissement des relations, Ceux du Dehors m'ont naturellement choisi – ce que je sais d'eux est déjà si considérable – pour être sur la Terre leur principal interprète. J'ai beaucoup appris la nuit dernière, les faits les plus stupéfiants et qui ouvrent des perspectives infinies – d'autres me seront communiqués ultérieurement de vive voix et par écrit. Pour l'instant je ne serai pas appelé à voyager à l'extérieur – mais je le désirerai probablement plus tard – en utilisant des moyens spéciaux qui transcendent tout ce que nous considérons jusqu'ici comme l'expérience humaine. Ma maison ne sera plus assiégée. Tout redeviendra normal, et il n'y aura plus d'occupation pour les chiens. Au lieu de la terreur, j'ai reçu un trésor de connaissance et d'aventure intellectuelle que peu de mortels ont jamais partagé.

Les Êtres du Dehors sont sans doute les créatures organiques les plus merveilleuses qui existent à l'intérieur ou au-delà de tout espace et de tout temps – membres d'une race cosmique dont toutes les formes de vie ne sont que des variantes dégénérées. Ils sont plus végétaux qu'animaux, si l'on peut appliquer ces termes à la sorte de matière qui les compose, et ils ont une structure quelque peu fongioïde ; mais la présence d'une substance analogue à la chlorophylle et un système nutritif très singulier les différencient totalement des vrais champignons cormophytiques. En réalité, ils sont faits d'une matière totalement étrangère à notre région de l'espace – dont les électrons ont une vitesse de vibration différente. C'est pourquoi ils ne peuvent être photographiés sur des pellicules ou des plaques ordinaires de notre univers connu, bien que nos yeux puissent les voir. Toutefois, s'il a les connaissances appropriées, n'importe quel bon chimiste pourrait préparer une émulsion photographique susceptible d'enregistrer leur image.

Cette espèce est unique par sa faculté de traverser sous sa forme corporelle intacte le vide interstellaire dépourvu d'air et de chaleur, et certaines de ses variantes n'y peuvent parvenir qu'avec une aide mécanique ou après de curieuses transpositions chirurgicales. Peu d'espèces possèdent les ailes à l'épreuve de l'éther, qui caractérisent la variété du Vermont. Celles qui habitent certains sommets lointains du Vieux Monde sont arrivées par d'autres moyens. Leur ressemblance extérieure avec la vie animale et le type de structure que nous considérons comme matériel tient à une évolution parallèle plutôt qu'à une proche parenté. Leur capacité cérébrale dépasse celle de n'importe quelle autre forme vivante, mais les espèces ailées de nos collines sont loin d'être les plus développées. La télépathie est leur mode ordinaire de communication, bien qu'elles possèdent des organes vocaux rudimentaires qui, après une opération insignifiante (car ils pratiquent communément une chirurgie incroyablement subtile), peuvent reproduire approximativement le langage des types d'organismes qui utilisent encore ce mode d'expression.

Leur principale résidence la plus proche est une planète presque obscure et non encore découverte à l'extrême limite de notre système solaire, au-delà de Neptune, et la neuvième dans l'ordre des distances par rapport au Soleil. C'est, conformément à nos conclusions, ce qu'on désigne en termes ésotériques comme « Yuggoth » dans certains écrits anciens et interdits ; elle sera bientôt le théâtre d'une étrange concentration de pensée dirigée sur notre monde pour faciliter la communication mentale. Je ne serais pas surpris si les astronomes devenaient assez sensibles à ces courants de pensée pour découvrir Yuggoth lorsque Ceux du Dehors souhaiteront

qu'ils le fassent. Mais Yuggoth, naturellement, n'est qu'une étape. La plupart de ces êtres habitent dans des abîmes étrangement organisés qui dépassent les plus extrêmes limites de l'imagination humaine. Le globe espace-temps où nous voyons la totalité de l'entité cosmique n'est qu'un atome dans l'infini véritable qui est le leur. Et de cet infini, tout ce qu'un cerveau humain peut contenir me sera un jour révélé, comme il ne l'a été qu'à cinquante autres hommes depuis que la race humaine existe.

Sans doute, Wilmarth, allez-vous d'abord considérer tout cela comme un délire, mais peu à peu vous comprendrez la formidable chance que j'ai rencontrée. Je veux que vous la partagiez autant qu'il est possible, et je dois pour cela vous apprendre quantité de choses qui ne sauraient s'exprimer sur le papier. Je vous ai jusqu'à présent déconseillé de venir me voir. Maintenant que tout danger est écarté, je prends plaisir à lever cette mise en garde et à vous inviter.

Pourriez-vous faire un saut ici avant de commencer votre trimestre à l'université ? Ce serait absolument merveilleux si vous pouviez. Apportez l'enregistrement et toutes mes lettres comme documents à consulter – nous en aurons besoin pour reconstituer toute cette formidable histoire. Vous pourriez apporter aussi les photographies, car, dans toute l'agitation de ces derniers jours, je crois avoir égaré les négatifs et mes propres tirages. Mais quel trésor de faits j'ai à ajouter à ce matériel incertain et provisoire – et quelle machine stupéfiante j'ai maintenant pour le compléter !

N'hésitez pas – je suis libre à présent de toute surveillance, et vous ne rencontrerez rien d'anormal ou d'alarmant. Venez tout simplement et ma voiture vous attendra à la gare de Brattleboro – préparez-vous à rester aussi longtemps que vous pourrez, et attendez-vous à de longues soirées de discussion sur des sujets qui passent toute conjecture humaine. N'en parlez à personne, bien entendu – car cette affaire ne doit pas se répandre dans n'importe quel public.

Les trains pour Brattleboro sont assez commodes – vous trouverez un indicateur à Boston. Prenez le B. & M. jusqu'à Greenfield, où vous changerez pour le bref trajet qui restera à faire. Je vous suggère de prendre à Boston le train pratique de 16 h 10. Il est à Greenfield à 19 h 35, et un autre en part à 21 h 19 pour être à Brattleboro à 22 h 01. Indiquez-moi la date et ma voiture sera à votre disposition à la gare.

Excusez cette lettre dactylographiée, mais comme vous le savez, mon écriture est de plus en plus tremblée, et je ne me sens plus le courage d'écrire des pages et des pages. J'ai acheté hier à Brattleboro cette Corona neuve – qui me semble marcher fort bien.

En attendant un mot, et espérant vous voir bientôt avec l'enregistrement et toutes mes lettres – ainsi que les photos –, je suis, à l'avance, bien à vous.

HENRY W. AKELEY

A. Albert N. Wilmarth, Esq.
Université de Miskatonic
Arkham, Mass.

Je ne saurais décrire la complexité de mes émotions puis de mes réflexions à la lecture et la relecture de cette lettre étrange et inattendue. J'ai déjà dit que je me sentis à la fois soulagé et mal à l'aise, mais cela n'exprime que grossièrement les harmoniques de sentiments divers, et en grande partie subconscients, qui comprenaient le soulagement comme le malaise. D'abord ce texte était en désaccord si radical avec toute la série d'horreurs qui l'avaient précédé – le changement de ton, de la terreur panique à une tranquille satisfaction et même à la jubilation, était tellement imprévisible, foudroyant et total ! J'avais peine à croire qu'un seul jour pût ainsi transformer la perspective psychologique de celui qui avait écrit le dernier message désespéré du mercredi, quelles qu'aient pu être les révélations rassurantes que ce jour ait apportées. A certains moments, tel était mon sentiment d'irréalité contradictoire que je me demandais si tout ce drame de forces fantastiques froidement exposé n'était pas une sorte de rêve trompeur, né surtout de mon propre esprit. Puis je songeai au cylindre de phonographe et je m'abandonnai à un désarroi plus grand encore.

La lettre était si différente de tout ce qu'on aurait pu attendre ! Analysant mon impression, j'y discernai deux phases distinctes. Premièrement, en admettant que Akeley eût toujours été et fût encore sain d'esprit, le changement de situation lui-même, si rapide, était inconcevable. Et deuxièmement, l'évolution d'Akeley dans son propre comportement, son attitude, son langage, dépassait infiniment le normal et le prévisible. Toute sa personnalité paraissait avoir subi une mutation insidieuse – si profonde qu'on ne pouvait guère concilier ses deux aspects avec l'hypothèse qu'ils représentaient le même équilibre mental. Le choix des mots, l'orthographe – tout était imperceptiblement différent. Ma sensibilité universitaire à la prose me faisait déceler de significatives divergences avec ses réactions les plus courantes et le rythme de ses réponses. Assurément, la révélation ou le bouleversement émotionnel qui avaient produit un revirement aussi radical devaient être extraordinaires ! Sur un autre plan, cependant, la lettre était bien caractéristique d'Akeley. Sa vieille passion de l'infini – et toujours la curiosité du savant. Je ne pouvais pas un instant – ou plus d'un instant – croire à un faux ou à une substitution malveillante. L'invitation – l'empressement à me faire vérifier en personne la vérité du message – ne prouvait-elle pas son authenticité ?

Je ne me couchai pas le samedi soir, mais passai la nuit à méditer sur les ombres et les merveilles qu'on me faisait entrevoir. Mon esprit, fatigué par la succession rapide de conceptions monstrueuses qu'il avait dû affronter depuis quatre mois, aborda ce nouveau sujet surprenant avec une alternance de doute et d'adhésion qui rappelait la plupart de mes expériences en face des premiers prodiges ; longtemps avant l'aube, une curiosité et un intérêt passionnés commencèrent à remplacer la première tourmente de perplexité et de malaise. Fou ou sain d'esprit, métamorphosé ou simplement soulagé, il y avait de fortes chances pour que Akeley ait vraiment découvert dans ses périlleuses recherches un stupéfiant changement de perspective, un changement qui à la fois réduisait le danger – réel ou imaginaire – et ouvrait de nouveaux horizons vertigineux de savoir cosmique et surhumain. Ma propre ardeur pour l'inconnu s'embrasa pour rejoindre la sienne, et je me sentis atteint par la contagion de ce désir maladif de rompre les barrières. S'affranchir des exaspérantes et épuisantes limitations du temps, de l'espace et de la loi naturelle, être relié à l'immense ailleurs, approcher les secrets nocturnes et insondables de l'infini et du fondamental – voilà qui valait de risquer sa vie, son âme, sa raison ! Or Akeley me disait qu'il n'y avait plus aucun danger – il m'invitait à lui rendre visite au lieu de m'en dissuader comme avant. Je brûlais de savoir ce qu'il pouvait avoir à me dire – il y avait une fascination presque paralysante à envisager le séjour dans cette ferme solitaire hier encore assiégée, près d'un homme qui s'était entretenu avec de véritables émissaires de l'outre-monde, sans oublier le terrible enregistrement et la pile de lettres où il résumait ses précédentes conclusions.

Le dimanche matin, je télégraphiai donc à Akeley que je le retrouverais à Brattleboro le mercredi suivant, 12 septembre, si cette date lui convenait. Je m'écartai sur un seul point de ses suggestions, en choisissant l'heure du train. Je n'avais vraiment pas envie d'arriver tard le soir dans cette région hantée du Vermont ; en conséquence, au lieu du train qu'il proposait, je trouvai une autre solution en téléphonant à la gare. En me levant de bonne heure pour prendre à 8 h 07 le train de Boston, je pourrais attraper celui de 9 h 25 pour Greenfield, où j'arriverais à 12 h 22. Ce qui m'assurait la correspondance pour Brattleboro où je serais à 13 h 08 – une heure beaucoup plus agréable que 22 h 01 pour retrouver Akeley et pénétrer avec lui au cœur de ces collines denses et mystérieuses.

Je précisai ce choix dans mon télégramme, et je fus heureux d'apprendre par la réponse, dans la soirée, qu'il avait l'approbation de mon futur hôte :

HORAIRE SATISFAISANT. SERAI TRAIN 13 H 08 MERCREDI. N'OUBLIEZ PAS ENREGISTREMENT ET LETTRES ET PHOTOS. GARDEZ DESTINATION SECRETE. PREVOYEZ GRANDES REVELATIONS. AKELEY

Cette réponse immédiate au message que j'avais envoyé à Akeley – et qui avait dû parvenir chez lui, de la poste de Townshend, soit par porteur soit par un téléphone enfin rétabli – dissipa les derniers doutes subconscients que j'avais pu conserver sur l'origine de la lettre déroutante. J'éprouvai un très vif soulagement – plus vif en fait que je n'aurais dû le ressentir alors, puisque tous les soupçons étaient profondément étouffés. Quoi qu'il en soit, je dormis fort bien toute la nuit, et consacrai les deux jours suivants à de fiévreux préparatifs.

6

Le mercredi, je partis comme convenu, emportant une valise pleine des effets indispensables et de documents scientifiques, y compris l'abominable enregistrement, les photographies et le dossier complet des lettres d'Akeley. Comme il l'avait demandé, je n'informai personne de ma destination ; car il était clair que cette affaire réclamait la plus extrême discrétion, même en admettant que tout se passe au mieux. L'idée d'un rapport mental réel avec des entités étrangères du Dehors était bien assez stupéfiante pour mon esprit déjà formé et quelque peu préparé ; cela étant, quel effet pourrait-elle produire sur le vaste public des non-initiés ? Je ne sais si la crainte ou l'excitation de l'aventure l'emportait en moi lorsque je changeai de train à Boston et commençai le long trajet vers l'ouest, loin des terres familières pour en aborder d'autres qui me l'étaient beaucoup moins. Waltham-Concord-Ayer-Fitchburg-Gardner-Athol...

Nous avions sept minutes de retard en arrivant à Greenfield, mais l'express qui assurait la correspondance vers le nord avait attendu. Je changeai en hâte, et je me sentis curieusement oppressé tandis que, sous un soleil de début d'après-midi, le train traversait une contrée que je connaissais depuis toujours par mes lectures mais sans l'avoir jamais visitée. Je savais que je pénétrais dans une Nouvelle-Angleterre d'autrefois, plus primitive que les régions industrielles et urbanisées du Sud et de la côte où j'avais passé toute ma vie ; une Nouvelle-Angleterre ancestrale, intacte, sans les étrangers et les cheminées d'usine, les panneaux publicitaires et les routes bétonnées des zones modernisées. Il devait y avoir là d'étranges survivances de cette existence traditionnelle dont les racines profondes faisaient le seul fruit véritable du paysage – cette tradition qui garde vivants de singuliers souvenirs du passé, et prépare le terrain aux croyances obscures, prodigieuses et secrètes.

Je voyais de temps à autre luire au soleil les eaux bleues du Connecticut, que nous franchîmes au-delà de Northfield. Plus loin surgirent les vertes et mystérieuses collines, et quand le chef de train passa, j'appris que j'étais enfin dans le Vermont. Il me recommanda de retarder ma montre d'une heure, car les gens des collines du Nord ne veulent rien savoir des nouveautés de l'heure d'été. Il me sembla, ce faisant, remonter d'un siècle dans le calendrier.

Le train longeait la rivière, et je voyais sur l'autre rive dans le New Hampshire approcher le versant abrupt du Wantastiquet, autour duquel circulent de curieuses vieilles légendes. Puis des rues apparurent à ma gauche, et à ma droite une île verdoyante dans le fleuve. Des voyageurs se levèrent, se dirigeant vers la portière, et je les suivis. Le train s'arrêta et je descendis sur le quai de la gare de Brattleboro. Parcourant du regard la file de voitures en stationnement, j'hésitai un instant à la recherche de ce qui pourrait être la Ford d'Akeley, mais on m'identifia avant que j'aie pu prendre l'initiative. Pourtant ce n'était certainement pas Akeley qui s'avançait à ma rencontre, la main tendue, et me demandait aimablement si j'étais bien Mr. Albert N. Wilmarth d'Arkham. Cet homme ne ressemblait en rien à l'Akeley barbu et grisonnant de la photographie ; il était plus jeune et plus citadin, élégamment vêtu, et ne portait qu'une petite moustache noire. Sa voix cultivée me donna le sentiment bizarre et presque inquiétant d'une vague familiarité, bien qu'il me fût impossible de le situer dans ma mémoire.

Tandis que je l'examinais, je l'entendis m'expliquer qu'il était un ami de mon hôte futur, venu de Townshend à sa place. Akeley avait eu, dit-il, une crise soudaine d'asthme, et ne se sentait pas en état de faire une sortie au grand air. Mais ce n'était pas grave et ne changeait rien aux projets de mon séjour. Je ne pus deviner sur le moment dans quelle mesure ce Mr. Noyes – c'est ainsi qu'il se présenta – était au courant des recherches et des découvertes d'Akeley, bien que son attitude désinvolte me parût celle d'un profane. Je fus un peu surpris qu'un ermite tel qu'Akeley ait ainsi à disposition ce genre d'ami ; malgré ma perplexité je montai pourtant dans la voiture qu'il me désignait. Elle n'était pas petite et vieille comme je m'y attendais d'après les

lettres, mais grande, impeccable et d'un modèle récent – apparemment c'était celle de Noyes, portant les plaques d'immatriculation du Massachusetts avec l'amusante « morue sacrée », emblème de l'année. Mon guide, me dis-je, devait être un estivant dans la région de Townshend.

Noyes monta près de moi et démarra aussitôt. Je fus heureux qu'il ne se montre pas bavard, car je ne sais quelle tension dans l'atmosphère m'ôtait toute envie de parler. La ville paraissait très agréable en cet après-midi ensoleillé tandis que nous montions une côte et tournions à droite dans la rue principale. Elle somnolait comme ces vieilles cités de Nouvelle-Angleterre qu'on se rappelle depuis l'enfance, et quelque chose dans la disposition des toits, des clochers, des cheminées et des murs de brique composait des courbes qui touchaient profondément les cordes sensibles d'une ancestrale émotion. Je me sentais au seuil d'une région à demi ensorcelée par l'accumulation des durées ininterrompues ; une région où de vieilles choses étranges avaient pu se développer et demeurer parce qu'on ne les avait jamais troublées. Lorsque nous sortîmes de Brattleboro, mon impression de gêne et d'appréhension augmenta, car ce pays accidenté avec ses versants de granit et de verdure, imposants, étouffants, pleins de menaces, suggérait d'obscurs secrets et des survivances immémorales qui pouvaient être ou non hostiles à l'humanité. Pendant quelque temps nous suivîmes une rivière large et peu profonde qui descendait des collines inconnues du Nord, et je frémis quand mon compagnon m'apprit que c'était la West River. C'était dans ses eaux, avais-je lu dans la presse, qu'on avait vu flotter un de ces êtres monstrueux en forme de crabe, après les inondations.

Peu à peu autour de nous la campagne devenait plus sauvage et plus déserte. D'archaïques ponts couverts survivaient effroyablement, comme s'ils surgissaient du passé, dans les plis des collines, et la voie ferrée à demi abandonnée au bord de la rivière semblait exhaler, telle une brume, une désolation visible. Il y avait d'impressionnantes étendues de vallées éclatantes, d'où se dressaient de hautes falaises où le granit intact de Nouvelle-Angleterre apparaissait, gris et austère, à travers la verdure qui escaladait les sommets. Au fond des gorges bondissaient des ruisseaux impétueux, qui portaient jusqu'à la rivière les secrets insoupçonnés de mille pics vierges. De temps à autre partaient de la route des chemins étroits à demi dissimulés qui s'enfonçaient dans l'épaisseur dense et luxuriante de la forêt, dont les arbres antiques pouvaient bien recéler des armées entières d'esprits élémentaires. En les voyant, je ne m'étonnai plus que Akeley ait été attaqué par des êtres invisibles pendant ses trajets le long de cette même route.

Le pittoresque et beau village de Newfane, où nous arrivâmes en moins d'une heure, fut notre dernier lien avec ce monde que l'homme peut avec certitude dire sien en vertu de sa conquête et de son occupation exclusive. Après cela fut rejetée toute allégeance à ce qui est proche, tangible, sujet au temps ; nous entrions dans un monde fantastique de sourde irréalité, où l'étroit ruban de la route montait, descendait, s'infléchissait par un caprice presque conscient et délibéré parmi les vertes cimes inhabitées et les vallées à demi abandonnées. A part le bruit du moteur, et le faible mouvement de quelques fermes isolées dépassées ici et là, l'unique son qui frappait mes oreilles était le ruissellement gargouillant et insidieux des eaux étranges d'innombrables sources cachées dans les bois ombrés.

La proximité, l'intimité de ces collines naines et arrondies devenaient véritablement étouffantes. Elles étaient encore plus raides et escarpées que je ne l'avais imaginé par ouï-dire, et ne suggéraient rien de commun avec le monde prosaïquement objectif que nous connaissons. Les bois touffus, désertés, de ces pentes inaccessibles semblaient abriter des êtres étrangers inimaginables, et je sentis que le profil même des collines avait quelque bizarre signification perdue dans la nuit des temps, comme si c'étaient d'immenses hiéroglyphes laissés par une race de titans légendaire dont les splendeurs ne vivaient plus que dans des rêves rares et profonds. Tous les contes du passé et toutes les imputations stupéfiantes des lettres d'Akeley et de ses pièces à conviction remontèrent à ma mémoire pour aggraver l'atmosphère tendue et la menace grandissante. Le but de ma visite et les effroyables anomalies qui m'attendaient me

frappèrent tout à coup en un frisson glacé qui vint presque à bout de mon ardeur pour les recherches insolites.

Mon guide avait dû remarquer mon trouble ; car à mesure que la route devenait plus sauvage et plus accidentée, notre avance plus lente et plus cahotante, les commentaires aimables qu'il faisait par moments se développèrent en une conversation plus suivie. Il parla de la beauté, de l'étrangeté du pays, et montra qu'il était au courant des études folkloriques de mon hôte. Ses questions courtoises prouvaient qu'il savait ma visite motivée par un intérêt scientifique, et par l'apport de documents d'une certaine importance ; mais il ne semblait pas mesurer jusqu'à quelle profondeur terrifiante Akeley avait poussé son savoir.

Son attitude était si enjouée, correcte et normale que ses remarques auraient dû me calmer et me rassurer ; or, curieusement, je n'en étais que plus inquiet tandis que nous progressions de cahot en virage dans cet inconnu sauvage de collines et de bois.

J'avais parfois l'impression qu'il me sondait pour voir ce que je connaissais des monstrueux secrets de la région, et chaque nouvelle phrase confirmait dans sa voix cette familiarité vague, irritante, déconcertante. Familiarité ni quelconque ni saine, bien que la voix fût cultivée et de bon aloi. Je la rattachais en quelque sorte à des cauchemars oubliés, et il me semblait que je deviendrais fou si je la reconnaissais. Il aurait suffi, je crois, d'une excuse valable pour que je renonce à ma visite. Ce n'était guère possible en l'occurrence – et il me vint à l'idée qu'un entretien scientifique détendu avec Akeley lui-même dès mon arrivée contribuerait beaucoup à me rendre mon sang-froid.

Il y avait d'ailleurs une beauté cosmique étrangement apaisante dans le paysage hypnotique où nous grimpions et plongeons fabuleusement. Le temps s'était égaré dans les labyrinthes laissés en arrière, et ne s'étendaient autour de nous que les vagues en floraison de la féerie et le charme retrouvé des siècles disparus – bosquets vénérables, fraîches prairies bordées de fleurs automnales aux couleurs éclatantes et, de loin en loin, petites fermes brunes nichées parmi des arbres énormes au pied d'à-pics verticaux couverts d'égantiers odorants et d'herbe des prés. Le soleil même prenait un éclat prodigieux, comme si tout le pays baignait dans une atmosphère ou une exhalaison tout à fait exceptionnelles. Je n'avais encore rien vu de pareil, sauf dans les perspectives magiques qui forment parfois l'arrière-plan des primitifs italiens. Sodoma et Léonard ont conçu de ces étendues, mais seulement dans le lointain et à travers les cintres d'arcades Renaissance. Nous creusions notre chemin en chair et en os au cœur même du tableau, et il me semblait trouver dans sa nécromancie un savoir ou un héritage inné, que j'avais toujours cherché en vain.

Soudain, après un tournant à angle obtus au sommet d'une côte raide, la voiture s'arrêta. Sur ma gauche, au-delà d'une pelouse bien entretenue qui allait jusqu'à la route en déployant une bordure de pierres blanchies à la chaux, s'élevait une maison blanche de deux étages et demi, d'une taille et d'une élégance peu communes dans la région, avec un ensemble d'étables et de remises contiguës ou reliées par des arcades, et une éolienne à l'arrière sur la droite. Je la reconnus immédiatement telle que je l'avais vue sur la photographie, et je ne fus pas surpris de lire le nom d'Henry Akeley sur la boîte aux lettres en fer galvanisé près de la route. A quelque distance derrière la maison s'étendait un terrain plat au sol marécageux planté d'arbres clairsemés, et au-delà se dressait une colline abrupte couverte d'épaisses forêts se terminant en une crête déchiquetée. C'était le sommet de la Montagne Noire, dont nous avions déjà dû gravir la moitié.

Noyes descendit de voiture, ma valise à la main, et me pria d'attendre un instant tandis qu'il allait prévenir Akeley de mon arrivée. Lui-même, ajouta-t-il, ne pouvait rester qu'un moment, une affaire importante l'appelant ailleurs. Pendant qu'il remontait d'un pas rapide l'allée qui menait à la maison, je sortis à mon tour de l'auto, souhaitant me dégourdir un peu les jambes avant de m'installer pour une longue conversation. Ma tension nerveuse était de nouveau à son comble maintenant que je me trouvais sur le théâtre même du siège décrit de façon si impressionnante dans les lettres d'Akeley, et j'appréhendais franchement les discussions qui allaient me lier à ces mondes interdits du Dehors.

Le contact avec l'étrangeté radicale est souvent plus terrifiant qu'exaltant, et ce n'était pas un réconfort de songer que sur ce bout de route poussiéreuse on avait trouvé ces monstrueuses traces et ce fluide vert nauséabond après des nuits sans lune de peur et de mort. Je notai en passant qu'il n'y avait aucun chien nulle part. Akeley les avait-il vendus aussitôt que Ceux du Dehors avaient fait la paix avec lui ? Malgré mes efforts, je ne pouvais avoir dans le sérieux et la sincérité de cette paix la confiance qu'il exprimait dans sa dernière lettre, si curieusement différente des autres. Après tout, c'était un homme d'une grande crédulité et qui avait peu d'expérience du monde. La nouvelle alliance ne cachait-elle pas de sinistres intérêts sous-jacents ? Suivant mes pensées, mes yeux se tournèrent vers le sol poudreux de la route qui avait porté tant de preuves hideuses. Il n'avait pas plu les jours précédents, et des traces de toutes sortes encombraient la chaussée inégale, creusée d'ornières, bien que la région fût peu fréquentée. Une vague curiosité me fit suivre le contour de certaines de ces marques disparates, tout en essayant de contenir les impulsions d'imagination macabre qu'inspiraient le lieu et ce qu'il rappelait. Il planait une sourde menace dans cette tranquillité funèbre, le murmure étouffé des ruisseaux au loin, la densité des sommets verts et des à-pics aux bois noirs qui bouchaient l'horizon étroit. Soudain jaillit dans ma conscience une image qui rendait anodins et insignifiants les vagues menaces et les mouvements de l'imagination. J'ai dit que j'observais machinalement les empreintes mêlées sur la route – mais tout à coup ma curiosité fut brutalement douchée par une vague de terreur paralysante. Car, dans la poussière, au milieu de ces traces généralement confuses et superposées qui n'auraient pas dû arrêter un regard superficiel, mon œil inquiet avait décelé, près de l'endroit où l'allée qui menait à la maison rejoignait la route, certains détails, dont je reconnus sans aucun doute ni espoir possibles l'abominable signification. Hélas, je n'avais pas en vain étudié pendant des heures les clichés pris par Akeley des empreintes de pinces de Ceux du Dehors. Je connaissais trop ces détestables traces et leur orientation ambiguë, caractéristique d'horreurs qui n'appartenaient pas à notre planète. Je n'avais aucune chance de m'être trompé. Là, concrètement, devant mes yeux et datant de quelques heures à peine, trois marques au moins se détachaient comme un blasphème parmi la surprenante surabondance de pas qui allaient chez Akeley et en revenaient. C'étaient les empreintes infernales des êtres fongoïdes venus de Yuggoth. Je me repris à temps pour réprimer un cri. Au fond, ne devais-je pas m'attendre à cela si j'avais vraiment ajouté foi aux lettres d'Akeley ? Il venait, disait-il, de faire la paix avec les monstres. Pourquoi serait-il surprenant que quelques-uns d'entre eux soient venus chez lui ? mais la terreur était plus forte que le réconfort. Quel homme pourrait voir sans émoi les premières marques de pinces d'êtres vivants venus des profondeurs extrêmes de l'espace ? Au même instant je vis Noyes sortir de la maison et approcher d'un pas vif. Il fallait, me dis-je, garder mon sang-froid, car il était possible que l'aimable ami ignorât tout des investigations les plus approfondies et les plus prodigieuses d'Akeley dans l'Interdit.

Noyes s'empressa de m'informer que Akeley était heureux de me voir et m'attendait ; sa crise d'asthme l'empêcherait néanmoins pendant un jour ou deux d'être un hôte digne de ce nom. Ces crises l'éprouvaient durement, et s'accompagnaient toujours d'une fièvre débilitante et de faiblesse générale. Tant qu'elles duraient, il n'était guère bon à grand-chose, ne pouvait parler qu'à voix basse, et, très maladroit, se déplaçait avec difficulté. Ses pieds et ses chevilles enflaient, de sorte qu'il lui fallait les bander comme un vieux goutteux. Il semblait aujourd'hui en si mauvais état que je devrais moi-même pourvoir à mes besoins ; mais il n'en était pas moins impatient de converser avec moi. Je le trouverais dans le bureau à gauche du vestibule – la pièce aux stores baissés. Il ne supportait pas la lumière du soleil lorsqu'il était malade, car il avait les yeux très sensibles.

Noyes me fit ses adieux et, tandis qu'il partait dans sa voiture en direction du nord, je me dirigeai lentement vers la maison. La porte avait été laissée entrouverte à mon intention ; mais avant d'entrer je regardai attentivement autour de moi, essayant de comprendre l'inexplicable bizarrerie qui m'avait tant frappé. Etables et remises semblaient bien tenues et banales à souhait, et je remarquai la vieille Ford d'Akeley

dans son vaste hangar non clos. Alors le secret de cette étrangeté m'apparut. C'était le silence total. D'habitude une ferme est relativement animée par la présence de toutes sortes d'animaux, mais ici, pas le moindre signe de vie. Où étaient les poules et les porcs ? Les vaches dont il m'avait parlé pouvaient être aux champs, et les chiens vendus ; mais l'absence de caquètements ou de grognements paraissait vraiment singulière.

Sans m'attarder dans l'allée, je poussai résolument la porte de la maison et la refermai derrière moi. Il m'avait fallu pour ce faire un gros effort psychologique et, une fois à l'intérieur, j'eus l'envie passagère de battre en retraite. Non pas que l'endroit eût un aspect sinistre ; au contraire, je trouvai bien conçu et de très bon goût le charmant vestibule de style colonial tardif, et j'admirai l'évident savoir-vivre de celui qui l'avait meublé. Mon envie de fuir venait d'une impression très floue et indéfinissable. Peut-être une curieuse odeur qu'il me semblait avoir perçue – je savais bien, pourtant, combien les odeurs de moisi sont courantes dans les vieilles fermes les mieux tenues.

Refusant de m'abandonner à ces troubles alarmes, je me rappelai les instructions de Noyes et ouvris à ma gauche la porte blanche à six panneaux et loquet de cuivre. La pièce était sombre ainsi qu'on m'en avait averti, et je remarquai en entrant que la curieuse odeur y était plus forte. Il semblait y avoir aussi dans l'air comme un rythme ou une vibration faible, peut-être imaginaire. Les stores baissés m'empêchèrent d'abord de rien distinguer, puis une sorte de tousotement d'excuse ou un soupir attira mon attention sur un grand fauteuil dans le coin le plus éloigné et le plus obscur. J'aperçus dans ses profondeurs ombreuses les taches blanches d'un visage et de mains d'homme ; je me hâtai d'aller vers la silhouette qui avait essayé de parler. Et dans la pénombre je vis que c'était bien mon hôte. J'avais maintes fois examiné sa photographie, et l'on ne pouvait se tromper sur ce visage ferme, hâlé, et sa courte barbe grise.

Mais tout en le reconnaissant, j'éprouvai à le regarder beaucoup de tristesse et d'inquiétude ; car, à n'en pas douter, ce visage était celui d'un grand malade. Je devinais autre chose que de l'asthme derrière l'expression tendue, rigide, immobile, les yeux vitreux au regard fixe sans un battement de paupière, et je compris que son effroyable aventure avait dû l'affecter terriblement. N'y avait-il pas de quoi briser n'importe quel être humain – même plus jeune que cet intrépide chercheur de secrets interdits ? Son étrange et soudaine délivrance était venue trop tard, je le craignais, pour le sauver d'une grave dépression. Je trouvais quelque chose de pitoyable dans l'abandon de ces mains maigres qui reposaient inertes sur ses genoux. Il portait une robe de chambre très large, et une écharpe ou un capuchon jaune vif s'enroulait autour de sa tête et de son cou.

Je m'aperçus qu'il essayait de parler, comme il m'avait accueilli, de cette espèce de chuchotement ou de toux sèche. Ce murmure fut d'abord difficile à saisir, d'autant que la moustache grise dissimulait le mouvement des lèvres, et je ne sais quoi dans le timbre de la voix me troublait énormément ; en concentrant mon attention, je réussis pourtant à le comprendre étonnamment bien. Son accent n'avait rien de paysan et son langage était encore plus raffiné que ses lettres ne le laissaient espérer.

« Monsieur Wilmarth sans doute ? Excusez-moi de rester assis. Je suis vraiment malade, ainsi que M. Noyes a dû vous le dire ; mais je n'ai pu résister à l'envie de vous recevoir comme il était prévu. Vous vous rappelez ce que j'écrivais dans ma dernière lettre – et il y a tellement à dire encore, demain quand je serai mieux. Je ne saurais exprimer le plaisir que j'ai à vous voir en personne après toute cette correspondance. Vous avez apporté le dossier, naturellement ? Et les photographies, et l'enregistrement ? Noyes a déposé votre valise dans le vestibule – vous avez dû la voir. Pour ce soir, je crains qu'il ne vous faille surtout vous servir vous-même. Votre chambre est au premier étage – juste au-dessus de cette pièce – et vous trouverez la porte de la salle de bains ouverte en haut de l'escalier. Un repas vous attend dans la salle à manger – derrière cette porte à votre droite –, vous le prendrez quand il vous plaira. Je vous recevrai mieux demain – pour l'instant je suis trop faible pour bouger.

Faites comme chez vous – vous pourriez sortir les lettres, les photos et l'enregistrement et les poser sur cette table avant de monter avec votre bagage. C'est ici que nous en discuterons – vous voyez mon phonographe sur cette table de coin.

Non, merci – vous ne pouvez rien faire pour moi. Je connais depuis longtemps ces crises. Revenez seulement me rendre une petite visite tranquille avant la nuit, puis vous irez dormir quand vous voudrez. Je vais me reposer ici – peut-être y passerai-je toute la nuit comme je le fais souvent. Demain matin je serai beaucoup plus à même de traiter avec vous de tout ce que nous devons examiner. Vous comprenez, bien sûr, l'importance formidable de ce qui nous attend. Pour nous, comme pour de rares hommes sur cette terre, vont s'ouvrir les abîmes du temps et de l'espace et un savoir qui transcende toutes les conceptions de la science et de la philosophie humaines.

Savez-vous qu'Einstein s'est trompé, et que certains objets, certaines forces peuvent se déplacer plus vite que la lumière ? Avec l'aide qui convient je compte remonter et devancer le temps, voir et toucher réellement la Terre du passé lointain et des époques à venir. Vous ne sauriez imaginer à quels sommets ces êtres ont porté la science. Il n'est rien qu'ils ne puissent faire de l'esprit et du corps des organismes vivants. Je compte visiter d'autres planètes, et même d'autres étoiles et d'autres galaxies. Le premier voyage sera sur Yuggoth, le monde le plus proche qu'ils peuplent entièrement. C'est un étrange globe obscur à l'extrême limite de notre système solaire – encore inconnu des astronomes terriens. Mais j'ai dû vous écrire à ce sujet. Le moment venu, voyez-vous, ces êtres dirigeront sur nous des courants de pensée pour nous faire découvrir leur planète, à moins qu'ils n'autorisent un de leurs alliés humains à le suggérer aux savants.

Il y a de puissantes cités sur Yuggoth, d'immenses rangées de tours en terrasses bâties en pierre noire comme le specimen que j'ai essayé de vous envoyer. Cela venait de Yuggoth. Le Soleil n'y brille pas plus qu'une étoile mais ces êtres n'ont pas besoin de lumière. Ils possèdent d'autres sens, plus subtils, et ils ne font pas de fenêtres à leurs grandes maisons ni à leurs temples. En fait, la lumière les blesse, les gêne et les désoriente, car elle n'existe pas du tout dans le noir cosmos par-delà l'espace et le temps d'où ils sont originaires. Visiter Yuggoth rendrait fou n'importe quel faible humain – pourtant je vais y aller. Les sombres rivières de poix qui coulent sous les mystérieux ponts cyclopéens, construits par une antique race éteinte et oubliée avant que ces êtres arrivent sur Yuggoth depuis les confins du vide, suffiraient à faire de n'importe quel homme un Dante ou un Poe, si toutefois il conservait sa raison assez longtemps pour raconter ce qu'il aurait vu.

Mais ne l'oubliez pas, ce monde ténébreux de jardins fongoïdes et de villes sans fenêtres n'est pas si terrible en réalité. C'est à nous seulement qu'il apparaît ainsi. Il sembla probablement aussi effrayant quand ils l'explorèrent pour la première fois aux temps primitifs. Sachez qu'ils y sont parvenus longtemps avant la fin de la fabuleuse époque de Cthulhu, et qu'ils se rappellent tout de R'lyeh, la cité engloutie, lorsqu'elle était au-dessus des eaux. Ils ont vécu aussi à l'intérieur de la Terre – il existe des ouvertures dont les hommes ne savent rien – certaines dans ces collines mêmes du Vermont – et de vastes mondes de vie insoupçonnée dans ses profondeurs ; K'n-yan à la lumière bleue, Yoth à la lumière rouge, et le noir N'kai où la lumière est inconnue. C'est de N'kai qu'est venu le redoutable Tsathoggua – vous savez, l'informe créature divine semblable au crapaud, dont il est question dans les *Manuscrits pnakotiques*, le *Necronomicon* et le cycle mythique *Comorion* sauvegardé par le grand prêtre d'Atlantis, Klarkash-Ton.

Mais nous parlerons de tout cela plus tard. Il doit être maintenant quatre ou cinq heures. Apportez donc ce qu'il y a dans vos bagages, mangez un morceau, et puis revenez bavarder à loisir. »

Lentement je me retirai pour suivre les instructions de mon hôte ; j'allai chercher ma valise, en retirai et déposai les objets demandés, et montai enfin dans la chambre qu'on m'avait attribuée. Gardant à l'esprit le souvenir des traces de pincés au bord de la route, j'avais été singulièrement impressionné par les propos chuchotés d'Akeley ; et l'évocation toute proche de ce monde inconnu de vie fongoïde – Yuggoth l'Interdit – me donnait la chair de poule plus que je ne voulais l'avouer. J'étais extrêmement peiné de la maladie d'Akeley, mais il fallait reconnaître que son rauque chuchotement faisait autant horreur que pitié. Si au moins il ne s'était pas ainsi complu dans ce Yuggoth et ses ténébreux secrets !

Ma chambre était très agréable et bien meublée, exempte aussi d'odeur de moisi et de déplaisantes vibrations ; j'y laissai ma valise et redescendis pour rejoindre Akeley et prendre le repas qu'il m'avait proposé. La salle à manger était à côté du bureau, et je vis qu'elle se prolongeait par une cuisine en « L » dans la même direction. Sur la table m'attendaient un large assortiment de sandwiches, gâteau, fromage, et une bouteille Thermos près d'une tasse avec sa soucoupe témoignait qu'on n'avait pas oublié le café chaud. Après avoir mangé de bon appétit, je m'en versai une pleine tasse, mais j'y découvris la seule fausse note du repas. La première gorgée avait une

saveur âcre assez désagréable et je n'en bus pas davantage. Ne pouvant oublier Akeley assis en silence sur son grand fauteuil dans la pénombre de la pièce voisine, j'étais allé le prier de partager ma collation mais il chuchota qu'il ne pouvait encore rien manger. Plus tard, juste avant de dormir, il prendrait un peu de lait malté – tout ce à quoi il avait droit ce jour-là.

Quand j'eus fini, j'insistai pour débarasser la table et faire la vaisselle dans l'évier de la cuisine – y jetant, entre parenthèses, le café que je n'avais pu boire. Puis je retournai dans le bureau obscur, tirai un siège près de mon hôte et attendis qu'il entame la conversation comme il lui plairait. Lettres, photos et enregistrement étaient toujours sur la grande table centrale, mais en la circonstance nous n'en eûmes pas besoin.

J'oubliai bientôt l'odeur bizarre et la curieuse impression de vibration.

J'ai dit que les lettres d'Akeley – surtout la deuxième et la plus longue – contenaient des passages que je n'osais pas citer ni même évoquer par écrit. Cette réserve s'applique bien davantage à ce que j'entendis chuchoter ce soir-là dans la pièce obscure au milieu des sauvages collines hantées. Je ne puis même pas suggérer l'ampleur des horreurs cosmiques révélées par cette voix rauque. Il avait déjà appris des choses hideuses, mais ce qu'il avait découvert depuis son pacte avec Ceux du Dehors était presque impossible à supporter pour la raison. Maintenant encore, je refuse absolument de croire ce qu'il donnait à entendre sur la nature de l'infini suprême, la juxtaposition des dimensions, et l'effroyable position de notre monde connu d'espace et de temps dans la chaîne sans fin des atomes cosmiques solidaires qui composent le sur-cosmos immédiat de courbes, d'angles et d'organisation électronique matérielle et semi-matérielle.

Jamais un homme sain d'esprit ne s'était approché si dangereusement des arcanes de l'entité originelle – jamais un cerveau organique n'avait frôlé de si près l'annihilation totale dans le chaos qui transcende la forme, la force et la symétrie. J'appris d'où vint Cthulhu à l'origine, et pourquoi la moitié des grandes étoiles éphémères de l'histoire se sont embrasées brusquement. Je devinai – par des allusions que mon informateur lui-même ne risquait qu'en hésitant – le secret des Nuages de Magellan et des nébuleuses sphériques, et la terrible vérité que cache l'immémoriale allégorie du Tao. La nature des Doels me fut clairement révélée, ainsi que l'essence (sinon l'origine) des Chiens de Tindalos. La légende de Yig, Père des Serpents, cessa d'être un symbole, et je frémis d'horreur en entendant parler du monstrueux chaos nucléaire au-delà de l'espace biaisé que le *Nécronomicon* voile charitablement sous le nom d'Azathoth. Il était bouleversant d'entendre les plus affreux cauchemars des mythes secrets exposés en termes concrets, dont l'horreur morbide dans sa nudité était bien pire que les allusions les plus audacieuses des mystiques de l'Antiquité et du Moyen Âge. J'en vins inéluctablement à conclure que les premiers qui rapportèrent ces contes maudits avaient dû s'entretenir comme Akeley avec Ceux du Dehors, et visiter peut-être des univers extra-cosmiques, ainsi qu'il se proposait de le faire.

On me parla de la pierre noire et de sa signification, et je fus bien aise de ne l'avoir jamais reçue. Mes conjectures à propos de ces hiéroglyphes n'étaient que trop justes ! Pourtant Akeley semblait réconcilié avec l'inférieure organisation qu'il venait de découvrir ; bien plus, il était impatient de sonder à fond l'abominable abîme. Je me demandais à quels êtres il avait eu affaire depuis sa dernière lettre, et si beaucoup d'entre eux étaient aussi humains que le premier émissaire dont il m'avait parlé. Ma tension d'esprit devint insupportable, et je me mis à bâtir toutes sortes d'extravagantes théories au sujet de l'odeur étrange et des insidieuses vibrations qui persistaient dans la pièce obscurcie.

La nuit tombait et, me rappelant ce que Akeley m'avait raconté de ses nuits précédentes, je tremblais qu'il n'y eût pas de lune. Je n'aimais pas non plus que la ferme fût nichée au pied de la formidable pente boisée qui menait à la cime sauvage de la Montagne Noire. Avec la permission d'Akeley j'allumai une petite lampe à pétrole, en baissai la mèche et la posai un peu plus loin sur une bibliothèque à côté du buste fantomatique de Milton ; mais je regrettai ensuite de l'avoir fait, car le visage tendu, immobile de mon hôte et ses mains inertes paraissaient

cadavériques et inquiétants. On l'eût dit incapable de bouger, bien que je l'aie vu de temps à autre hocher la tête avec raideur.

Après ce qu'il m'avait dit, je ne voyais guère quels secrets plus impénétrables il réservait pour le lendemain ; mais il finit par m'expliquer que le sujet de l'entretien suivant serait mon voyage à Yuggoth et au-delà – et l'éventualité de ma propre participation. Il dut s'amuser de mon sursaut d'horreur en m'entendant proposer de prendre part au voyage cosmique, car il secoua vivement la tête devant mon mouvement de frayeur. Puis il me parla très doucement des êtres humains qui avaient déjà – et plusieurs fois – accompli ce vol apparemment impossible à travers le vide interstellaire. Sans doute, les corps humains complets ne pouvaient pas faire ce voyage, mais la prodigieuse habileté de Ceux du Dehors en chirurgie, en biologie, en chimie et en mécanique avait découvert un moyen de transporter les cerveaux humains sans la structure physique dont ils font partie.

Il existait un procédé inoffensif pour extraire un cerveau et conserver vivant pendant son absence le résidu organique. La matière cérébrale mise à nu et resserrée était alors immergée dans un fluide renouvelé de temps en temps, à l'intérieur d'un cylindre à l'épreuve de l'éther, fait d'un métal extrait des mines de Yuggoth ; il était relié à certaines électrodes qu'on pouvait à volonté brancher sur des appareils compliqués capables de reproduire les trois facultés vitales de la vue, de l'ouïe et de la parole. Pour les fongoïdes ailés c'était un jeu de transporter intacts à travers l'espace les cylindres de cerveaux. Et sur chacune des planètes occupées par leur civilisation, on trouvait quantité d'appareils reproducteurs de facultés qu'il suffisait de brancher sur les cerveaux conservés ; de sorte qu'après une petite mise au point ces intelligences voyageuses pourraient reprendre une authentique vie sensorielle et expressive – bien que mécanique et sans corps – à chaque étape de leur expédition à travers le continuum espace-temps et au-delà. C'était aussi simple que d'emporter un enregistrement et de l'écouter partout où existait un phonographe du même type. Le succès ne faisait aucun doute. Akeley n'avait pas peur. N'avait-on pas réussi brillamment à maintes reprises ?

Pour la première fois, l'une des mains inertes, décharnées, se leva pour désigner avec difficulté une haute étagère à l'autre bout de la pièce. Là se trouvaient, rangés en bon ordre, plus de douze cylindres d'un métal que je n'avais jamais vu – mesurant environ un pied de haut et un peu moins de diamètre, dont chacun portait en avant sur sa surface convexe trois curieuses prises disposées en triangle isocèle. L'un d'eux était branché par deux des prises à une paire de machines étranges placées par derrière. Je n'eus pas besoin d'en demander la signification, et je frissonnai, comme pris de fièvre. Puis je vis la main désigner un coin plus proche où s'entassaient des machines compliquées munies de fils électriques et de fiches, dont plusieurs ressemblaient beaucoup aux deux engins posés au fond de l'étagère aux cylindres. « Il y a là quatre sortes d'appareils, Wilmarth, chuchota la voix. Quatre sortes – chacune avec trois facultés – cela fait douze éléments en tout. Voyez-vous, quatre types d'êtres différents sont représentés dans ces cylindres là-haut. Trois humains, six fongoïdes qui ne peuvent traverser l'espace corporellement, deux créatures de Neptune (Dieu ! Si vous pouviez voir quel corps elles ont sur leur planète !) et le reste sont des entités venues des cavernes intérieures d'une étoile ténébreuse particulièrement intéressante, au-delà de la galaxie. Dans l'avant-poste principal à l'intérieur de Round Hill, on trouve de temps en temps d'autres appareils et d'autres cylindres contenant des cerveaux extra-cosmiques pourvus de sens différents de ceux que nous connaissons, alliés ou explorateurs de l'extrême Dehors, et des machines spéciales conçues pour leur donner différents modes d'impression et d'expression qui à la fois leur conviennent et soient adaptés à la compréhension des différents types d'auditeurs. Round Hill, comme la plupart des avant-postes de Ceux du Dehors à travers les différents univers, est un lieu très cosmopolite ! Naturellement, on ne m'a prêté à titre expérimental que les spécimens les plus courants.

Tenez, prenez les trois machines que je vous indique et posez-les sur la table. Cette grande qui porte devant deux lentilles – puis la boîte munie de tubes à vide et d'une caisse de résonance – et encore celle qui a un disque de métal sur le dessus. Prenez

maintenant le cylindre étiqueté B-67. Montez sur cette chaise Windsor pour atteindre l'étagère. C'est lourd ? Qu'importe ! Assurez-vous que c'est bien le B-67. Ne touchez pas à ce cylindre neuf et brillant relié aux deux appareils d'essais – celui qui porte mon nom. Posez le B-67 sur la table près des machines, et vérifiez que l'aiguille sur leurs trois cadrans est bloquée à l'extrême gauche.

Maintenant branchez le fil de la machine aux lentilles sur la prise supérieure du cylindre – là ! Branchez la machine aux tubes sur la prise en bas à gauche, et l'appareil à disque sur la prise de droite. Alors déplacez toutes les aiguilles des machines à l'extrême droite des cadrans – d'abord celle des lentilles, puis celle du disque, enfin celle des tubes. Parfait. Je pourrais aussi bien vous dire que voilà un être humain – exactement comme vous et moi. Je vous en ferai entendre d'autres demain.»

Je me demande encore pourquoi j'obéissais si aveuglément à ces chuchotements et si je croyais Akeley fou ou sain d'esprit. Après ce qui s'était passé, j'aurais dû m'attendre à tout ; mais cette môme mécanique ressemblait tellement aux divagations typiques des inventeurs et des savants fous qu'elle éveilla un nouveau doute que le discours précédent n'avait pas suscité. Ce que laissait entendre le chuchoteur passait toute croyance humaine – le reste pourtant n'allait-il pas plus loin encore, et n'était-il moins ridicule qu'en raison de la distance qui excluait toute preuve tangible ?

Tandis que mon esprit vacillait au milieu de ce chaos, je perçus, venant des trois machines à présent reliées au cylindre, un mélange de grincement et de ronronnement – qui bientôt fit place à un silence presque total. Qu'allait-il se passer ? Allais-je entendre une voix ? Et si oui, quelle preuve aurais-je qu'il ne s'agissait pas de quelque ingénieux dispositif radiophonique qui transmettait la voix d'un observateur caché mais tout proche ? Actuellement même, je ne saurais dire au juste ce que j'entendis, ou quel phénomène se produisit devant moi. Mais assurément il arriva quelque chose.

En un mot, la machine aux tubes et à la caisse de résonance se mit à parler, avec tant d'à-propos et d'intelligence qu'on ne pouvait douter de la présence réelle de quelqu'un qui nous regardait. La voix était forte, métallique, sans vie et manifestement mécanique dans tous les détails de sa production. Incapable d'inflexion ou de nuance, elle grattait et crépitait avec une mesure et une précision implacables.

« Monsieur Wilmarth, dit-elle, j'espère que je ne vous effraie pas. Je suis un être humain comme vous, bien que mon corps repose à présent sain et sauf sous traitement vitalisant à l'intérieur de Round Hill, à un mile et demi d'ici. Moi-même je suis ici avec vous – mon cerveau est dans ce cylindre, et je vois, entends et parle grâce à ces vibreurs électroniques. Dans une semaine je vais franchir le vide comme je l'ai déjà fait bien souvent, et j'espère avoir le plaisir d'être en compagnie de Mr. Akeley. Je serais heureux que vous veniez aussi ; car je vous connais de vue et de réputation, et j'ai suivi de très près votre correspondance avec notre ami. Je suis naturellement l'un des hommes qui ont conclu une alliance avec nos visiteurs de l'espace du Dehors. Je les ai rencontrés pour la première fois dans l'Himalaya, et je les ai aidés de diverses manières. En retour, ils m'ont fait vivre des expériences que peu d'humains ont jamais connues.

Comprenez-vous ce que cela signifie si je vous dis que j'ai visité trente-sept corps célestes différents – planètes, étoiles obscures ou invisibles, et objets indéfinissables –, dont huit au-delà de notre galaxie et deux en dehors du cosmos courbe de l'espace et du temps ? Tout cela sans subir le moindre mal. Mon cerveau a été séparé de mon corps au moyen de scissions tellement subtiles qu'il serait grossièrement sommaire de parler d'opération chirurgicale. Nos visiteurs ont des méthodes qui rendent ces extractions simples et presque normales – et le corps ne vieillit jamais tant que le cerveau est à l'extérieur. J'ajoute que ce cerveau est pratiquement immortel avec l'assistance de ses facultés mécaniques et un raisonnable entretien par le renouvellement régulier du fluide qui assure sa conservation.

Enfin, je souhaite de tout cœur que vous décidiez de nous accompagner, Mr. Akeley et moi. Les visiteurs désirent vivement connaître des hommes de science tels que vous,

et leur montrer les grands abîmes dont la plupart d'entre nous n'ont pu que rêver dans les fantasmes de l'ignorance. Leur rencontre peut d'abord paraître étrange, mais je sais que vous ne vous arrêterez pas à cela. Je crois que Mr. Noyes doit venir aussi – c'est lui qui vous a sans doute amené ici dans sa voiture. Il est des nôtres depuis des années – je suppose que vous avez reconnu sa voix dans l'enregistrement que vous a envoyé Mr. Akeley. »

Devant mon violent sursaut, la voix s'arrêta un instant, puis elle conclut :

« Voilà, monsieur Wilmarth, je vous laisse le soin de décider ; j'ajoute seulement qu'un homme aussi épris que vous d'étrangeté et de folklore ne devrait pas manquer une occasion pareille. Il n'y a rien à craindre. Toutes les transitions sont indolores, et les sensations entièrement mécanisées créent un état très agréable. Une fois les électrodes mises hors circuit, on s'endort simplement d'un sommeil peuplé de rêves exceptionnellement colorés et fantastiques.

A présent, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous pourrions remettre la suite à demain. Bonne nuit. Remplacez toutes les aiguilles à gauche, dans n'importe quel ordre, pourvu que la machine aux lentilles soit la dernière. Bonne nuit, monsieur Akeley – occupez-vous bien de votre hôte ! Vous êtes prêts à tout éteindre ? »

Ce fut tout. J'obéis machinalement et bloquai les trois aiguilles, ahuri comme j'étais, ne pouvant croire ce qui s'était passé. La tête me tournait encore quand j'entendis la voix chuchotante d'Akeley me dire que je pouvais laisser tous les appareils sur la table tels qu'ils étaient. Il ne tenta aucun commentaire de ce qui était arrivé, et en fait aucun commentaire n'aurait eu grand sens pour mon esprit accablé. Je l'entendis me dire encore que je pouvais emporter la lampe dans ma chambre, et j'en conclus qu'il souhaitait se reposer seul dans le noir. Il en avait sûrement besoin, car ses discours de l'après-midi et du soir auraient suffi à épuiser un homme vigoureux. Toujours stupéfait, je souhaitai bonne nuit à mon hôte et montai l'escalier, la lampe à la main alors que j'avais sur moi une excellente torche électrique.

Je me félicitai d'avoir quitté le bureau du rez-de-chaussée avec son étrange odeur et ce vague sentiment de vibrations, mais je ne pouvais échapper, bien sûr, à une atroce impression de crainte, de danger et de monstruosité cosmique en songeant au lieu où j'étais et aux forces que j'affrontais. La région sauvage et solitaire, la pente couverte de sombres bois mystérieux, qui se dressait, si proche, derrière la maison, les traces de pas sur la route, le malade immobile qui chuchotait dans les ténèbres, les machines et les cylindres infernaux, et plus que tout, l'invitation à quelque sureprenante chirurgie et à des voyages plus surprenants encore – tout cela, si nouveau et si précipité, m'assaillit avec une violence décuplée qui sapait ma volonté et menaçait même ma résistance physique.

Découvrir que mon guide, Noyes, était l'officiant humain enregistré dans cet abominable rite sabbatique venu du passé m'avait particulièrement bouleversé, bien que j'aie perçu dans sa voix une confuse et répugnante familiarité. Je n'étais pas moins troublé de ma propre attitude envers mon hôte, pour peu que je m'attarde à l'analyser ; tandis que j'avais d'instinct beaucoup sympathisé avec Akeley par correspondance, il fallait avouer qu'il m'inspirait à présent une véritable répulsion. Au lieu d'exciter ma pitié, sa maladie me faisait frémir. Il était tellement rigide, inerte, cadavérique – cet incessant chuchotement semblait si détestable et inhumain !

Il me vint à l'esprit que ce chuchotement ne ressemblait à rien de ce que j'avais déjà entendu ; malgré l'étonnante immobilité des lèvres dissimulées sous la moustache, il avait une force et une portée remarquables pour un souffle d'asthmatique. Je l'avais compris alors qu'il venait de l'autre extrémité de la pièce, et il m'avait semblé une ou deux fois que ces sons atténués mais pénétrants étaient moins faibles par nature que délibérément retenus – pour une raison qui m'échappait. Dès le début, son timbre paraissait inquiétant. Maintenant, à la réflexion, je crus retrouver là cette espèce d'inconsciente familiarité qui rendait la voix de Noyes si obscurément dangereuse. Mais je n'aurais su dire quand ni où j'avais connu ce qu'elle me rappelait.

Une chose était certaine – je ne passerais pas là une nuit de plus. Mon ardeur scientifique s'était évanouie dans la peur et le dégoût, je n'avais plus qu'une envie, fuir ce piège morbide et ces révélations monstreuises. J'en savais assez. Il se peut en

effet qu'il existe de ces étranges relations cosmiques – mais des êtres humains normaux ne doivent certainement pas s'en mêler.

Je me sentais entouré d'influences impies qui assiégeaient mes sens au point de m'étouffer. Dormir, me dis-je, serait hors de question ; j'éteignis donc la lampe et me jetai tout habillé sur le lit. Sans doute était-ce absurde, mais j'étais prêt à je ne savais quelle éventualité ; serrant dans la main droite le revolver que j'avais apporté, et dans la gauche ma torche électrique. Aucun bruit ne montait du rez-de-chaussée, où j'imaginai mon hôte assis dans les ténèbres, figé par la raideur cadavérique.

Une horloge tinta quelque part, et ce son normal m'emplit d'une vague gratitude. Il me rappela néanmoins une autre particularité inquiétante des lieux – l'absence totale de vie animale. Il n'y avait sûrement pas de bêtes à la ferme, et je m'aperçus que les bruits nocturnes habituels de la faune sauvage manquaient eux aussi. A part le sinistre ruissellement de lointaines eaux invisibles, régnait un silence insolite – interplanétaire – et je me demandai quel insaisissable fléau, engendré par une étoile, planait sur la région. Je me rappelais les vieilles légendes selon lesquelles les chiens et les autres animaux ont toujours détesté Ceux du Dehors, et je songeais à ce que pouvaient signifier ces empreintes sur la route.

8

Ne me demandez pas combien de temps je m'abandonnai au sommeil sans m'en apercevoir, et si la suite ne fut qu'un rêve. Si je vous dis que je m'éveillai à un instant précis, que j'entendis et vis certaines choses, vous me répondrez simplement que je dormais toujours, et que tout ne fut qu'un rêve jusqu'au moment où je me précipitai hors de la maison, gagnai en trébuchant le hangar où j'avais vu la vieille Ford, et m'emparai de cet antique véhicule pour une course folle à l'aveuglette à travers les collines hantées, qui me mena enfin – après des heures de cahots et de tournants dans un labyrinthe sous la menace des forêts – à un village qui se trouva être Townshend.

Naturellement, vous ne tiendrez aucun compte non plus de tout le reste ; les photographies, enregistrement, machines, cylindres, et autres preuves étaient autant de supercheries préparées à mon intention par Henry Akeley le disparu. Vous insinuerez même qu'il conspira avec d'autres excentriques pour élaborer une blague idiote et compliquée – qu'il fit enlever lui-même à Keene le colis exprès, et enregistrer par Noyes cet effroyable document. Il est pourtant bizarre que Noyes n'ait jamais été identifié, qu'il fût inconnu de tous les villages voisins de la ferme d'Akeley, bien qu'il dût fréquenter la région. Je regrette de n'avoir pas retenu le numéro de sa voiture – ou peut-être vaut-il mieux que je ne l'aie pas. Car, malgré tout ce que vous pourrez dire, et tout ce que j'essaie parfois de me dire à moi-même, je sais que des forces hideuses venues d'ailleurs rôdent dans les collines inexplorées – et qu'elles ont des espions et des émissaires dans le monde des humains. Me garder le plus loin possible des uns et des autres, c'est tout ce que je demande à la vie.

Quand, à la suite de mon récit affolé, les envoyés du shérif arrivèrent à la ferme, Akeley avait disparu sans laisser de traces. Sa large robe de chambre, son écharpe jaune, ses bandages gisaient près de son fauteuil sur le plancher du bureau, et l'on ne put établir si d'autres de ses vêtements étaient ou non partis avec lui. Il n'y avait effectivement ni chiens ni animaux domestiques quelconques, mais de singulières traces de balles à l'extérieur de la maison et sur certains des murs intérieurs ; à part cela, on ne découvrit rien d'anormal. Pas de cylindres ni de machines, aucun des documents que j'avais apportés dans ma valise, pas d'odeur étrange ni de vibrations, pas d'empreintes sur la route, et aucun des objets douteux que j'avais aperçus tout à la fin.

Je demurai une semaine à Brattleboro après ma fuite, et menai une enquête parmi les gens de toutes sortes qui avaient connu Akeley ; le résultat m'a convaincu que cette affaire ne relève ni du rêve ni de la supercherie. Tout le monde était au courant des surprenants achats d'Akeley, en chiens, munitions, produits chimiques, et des coupures de sa ligne téléphonique ; ceux qui le connaissaient bien – y compris son fils en Californie – admettaient que parfois ses réflexions sur ses recherches ésotériques ne manquaient pas d'intérêts. Les citadins sérieux le tenaient pour fou, et jugeaient sans hésiter que toutes les preuves annoncées n'étaient que des mystifications conçues avec une astuce de dément et peut-être la complicité d'originaux du même genre ; mais les paysans les plus modestes confirmaient ses déclarations dans le moindre détail. Il avait montré à certains ses photographies et la pierre noire, leur avait fait entendre l'abominable enregistrement, et tous disaient que les empreintes de pas et les voix bourdonnantes étaient telles que les décrivaient les légendes ancestrales. Ils disaient aussi que l'on voyait et entendait de plus en plus de choses suspectes autour de chez Akeley depuis qu'il avait trouvé la pierre noire, et que tout le monde à présent évitait la ferme, sauf le facteur et d'autres esprits forts à l'occasion. La Montagne Noire et Round Hill avaient toutes deux la réputation de lieux hantés, et je ne pus trouver personne qui les ait jamais onservées de près. L'histoire de la région faisait bien état de temps à autre de disparitions parmi les indigènes, entre autres, tout récemment, ce Walter Brown semi-clochard cité dans les lettres d'Akeley. Je rencontra

même un fermier qui croyait avoir aperçu lui-même l'un des corps bizarres dans la West River en crue au temps de l'inondation, mais son récit était trop confus pour être vraiment pris au sérieux.

En quittant Brattleboro, je résolus de ne jamais revenir dans le Vermont, et je suis bien certain de m'en tenir à cette décision. Ces collines sauvages sont sûrement l'avant-poste d'une effroyable race cosmique – et j'en doute moins encore depuis que j'ai lu qu'une neuvième planète a été découverte au-delà de Neptune, exactement comme les visiteurs du Dehors avaient prédit qu'elle le serait. Les astronomes, avec un terrible à-propos dont ils ne se doutent guère, ont appelé cette horreur Pluton. J'ai la conviction profonde qu'elle n'est autre que le ténébreux Yuggoth – et je tremble en me demandant pourquoi, pour quelle raison véritable, ses abominables occupants veulent la faire connaître de cette façon et en ce moment précis. J'essaie en vain de me persuader que ces créatures démoniaques ne vont pas en arriver progressivement à une nouvelle politique néfaste à la Terre et ses habitants normaux. Mais j'ai encore à raconter la fin de cette terrible nuit dans la ferme. Ainsi que je l'ai dit, je m'abandonnai finalement à un sommeil agité ; sommeil plein de bribes de rêves où passaient des paerçus de paysages monstrueux. J'ignore toujours ce qui m'éveilla, mais je suis certain de m'être éveillé à ce moment-là. Ma première impression confuse fut celle d'un furtif craquement de parquet dans le couloir devant ma porte, et d'un tâtonnement sourd et maladroit autour du loquet. Cela, toutefois, cessa presque aussitôt, si bien que mes perceptions vraiment claires commencent avec les voix que j'entendis au-dessous venant du bureau. Il semblait y avoir plusieurs interlocuteurs, certainement engagés dans une vive discussion.

Après avoir écouté pendant quelques secondes, j'étais tout à fait réveillé, car ces voix étaient de nature à rendre dérisoire l'idée même de sommeil. Les timbres en étaient singulièrement divers et, pour qui connaissait le détestable enregistrement, il ne pouvait y avoir aucun doute sur au moins deux d'entre elles. Si repoussante que parût cette idée, je me savais sous le même toit que des êtres sans nom de l'insondable espace, car ces deux voix étaient indubitablement les bourdonnements impies dont usaient Ceux du Dehors pour communiquer avec les hommes. Elles étaient individuellement différentes – par le ton, l'accent, le rythme – mais toutes deux appartenaient à la même espèce maudite.

Une troisième voix venait évidemment d'une machine parlante branchée sur un des cerveaux isolés dans les cylindres. On ne pouvait s'y tromper davantage que sur les bourdonnements ; elle était inoubliable, cette voix forte, métallique, sans vie, de la veille au soir, qui grattait et crépitait, dépourvue d'inflexions et de nuances, avec sa lenteur et sa précision. L'espace d'un instant, je ne doutai pas que, derrière le grattement, l'intelligence fût la même qui m'avait parlé auparavant ; mais je réfléchis bientôt que n'importe quel cerveau émettrait des sons de même timbre s'il était branché sur la même machine parlante ; il ne pouvait y avoir de différence que dans le langage, le rythme, le débit et la prononciation. Deux autres voix, humaines celles-là, complétaient le mystérieux colloque – l'une au parler fruste d'un inconnu manifestement paysan, et l'autre au suave accent bostonien de mon premier guide, Noyes.

Tout en m'efforçant de distinguer les mots que le plancher épais interceptait de façon déconcertante, je percevais aussi dans le bureau en bas beaucoup d'agitation, de grincements et de traînement de pieds ; je ne pouvais m'empêcher de l'imaginer plein d'êtres vivants, bien plus nombreux que ceux dont je pouvais distinguer les paroles. La nature exacte de cette agitation est extrêmement difficile à décrire, faute d'éléments suffisants de comparaison. On eût dit que des objets se déplaçaient de temps en temps à travers la pièce comme des entités conscientes ; le bruit de leur pas ressemblait au claquement d'une chose lâche à la surface dure – comme le contact mal assuré de surfaces de corne ou de caoutchouc vulcanisé. C'était, pour recourir à une image plus concrète mais moins exacte, comme si des gens chaussés de sabots trop larges marchaient lourdement et traînaient les pieds sur le parquet ciré. Quant à la nature et l'apparence des responsables de ces bruits, je préfèrai ne pas y penser.

Je ne tardai pas à comprendre qu'il serait impossible de saisir des phrases cohérentes. Des mots isolés – y compris le nom d'Akeley et le mien – émergèrent ici et là, surtout ceux que prononçait la machine parlante ; mais leur sens véritable m'échappait faute d'un contexte suivi. Aujourd'hui encore, je me refuse à en tirer aucune déduction précise, et d'ailleurs le terrible effet qu'ils produisirent sur moi fut celui d'une suggestion plus que d'une révélation. J'étais sûr qu'un conclave terrible et scandaleux se tenait au-dessous de moi ; mais je n'aurai su dire pour quelles odieuses délibérations. Je me sentais curieusement envahi d'une présence maligne et sacrilège, en dépit des assertions d'Akeley sur la bienveillance de Ceux d'Ailleurs.

A force de tendre l'oreille, je commençai à distinguer nettement les différentes voix, sans pourtant saisir grand-chose de ce qu'elles disaient. Je crus deviner certaines émotions caractéristiques chez l'un ou l'autre des intervenants. L'une des voix bourdonnantes, par exemple, avait manifestement un ton d'autorité ; tandis que la voix mécanique, malgré sa force et sa régularité artificielles, trahissait une position de subordination et d'intercession. Les intonations de Noyes dégageaient une sorte d'ambiance conciliatrice. Les autres ne se prêtaient à aucune interprétation. Je n'entendis pas le chuchotement familier d'Akeley, mais je savais bien qu'il n'aurait pu traverser le solide plancher de ma chambre.

Je vais essayer de noter quelques-uns des mots et autres sons que je pus saisir, en indiquant le mieux possible leurs origines. Ce fut d'abord de la machine parlante que je réussis à recueillir quelques expressions reconnaissables.

(La machine parlante) « ... l'ai provoqué moi-même... renvoyé les lettres et l'enregistrement... n'en parle plus... dupé... vu et entendu... diable vous emporte... force imprennable, après tout... cylindre neuf, luisant... Grand Dieu... » (Première voix bourdonnante) « ... temps d'y mettre fin... petit et humain... Akeley... cerveau... a dit... » (Seconde voix bourdonnante) « ... Nyarlathotep... Wilmarth... enregistrement et lettres... basse imposture... » (Noyes) « ... (mot ou nom imprononçable, peut-être N'gath-Kyhun)... inoffensif... en paix... deux semaines... mise en scène... vous l'ai déjà dit... » (Première voix bourdonnante) « ... pas de raison... projet primitif... conséquences... Noyes peut surveiller... Round Hill... cylindre neuf... voiture de Noyes » (Noyes) « ... ma foi.. entièrement à vous... ici... reposer... maison... » (paroles indiscernables de plusieurs voix à la fois. Nombreux bruits de pas, y compris l'étrange agitation confuse ou bruits d'objets entrechoqués. Un étrange battement d'ailes. Bruit d'une automobile qui démarre et s'éloigne. Silence).

Voilà l'essentiel de ce que surprit mon oreille tandis que je restais figé sur ce lit inconnu, au premier étage de la ferme hantée parmi les collines démoniaques – couché là, tout habillé, un revolver serré dans ma main droite et la gauche crispée sur une torche électrique. Comme je l'ai dit, j'étais bien réveillé, mais une espèce de vague paralysie me contraignit à l'immobilité longtemps après que se furent éteints les derniers échos de tous ces bruits. J'entendais quelque part en bas le tic-tac régulier et sans âme de la vieille horloge du Connecticut, et je finis par distinguer le ronflement discontinu d'un dormeur. Akeley avait dû s'endormir après l'étrange séance, et je n'étais pas surpris qu'il en eût besoin.

Je ne savais que penser ni que faire. Au fond, qu'avais-je entendu à quoi je ne puisse m'attendre après tout ce qu'on m'avait appris ? Ignorais-je que les étrangers sans nom entraient désormais librement à la ferme ? Akeley ne pouvait s'étonner de leur visite inattendue. Quelque chose pourtant dans ces propos décousus m'avait glacé jusqu'aux moelles, suscitant les soupçons les plus atroces, les plus grotesques, et je souhaitais ardemment ouvrir enfin les yeux pour constater que tout cela n'était qu'un rêve. Mon subconscient avait dû discerner je ne sais quoi qui échappait à ma conscience. Mais Akeley alors ? N'était-il pas mon ami, et n'aurait-il pas protesté si l'on avait voulu me nuire ? Le paisible ronflement, en bas, rendait ridicule mes craintes soudain grandissantes.

Se pouvait-il qu'il eût été dupe et utilisé comme appât pour m'attirer dans les collines avec les lettres, les photos et l'enregistrement du phonographe ? Ces monstres avaient-

ils l'intention de nous engloutir tous deux parce que nous avions fini par en savoir trop ? Je repensai au brusque et invraisemblable changement de situation qui devait s'être produit entre les deux dernières lettres d'Akeley. Mon instinct me disait que c'était terriblement louche. Les apparences étaient trompeuses. Ce café âcre que j'avais laissé n'avait-il pas été drogué par quelque entité inconnue et cachée ? Il fallait que je parle immédiatement à Akeley pour le ramener à plus de mesure. Ils l'avaient hypnotisé avec leurs promesses de révélations cosmiques, mais il était temps d'écouter la raison. Nous devons nous tirer de là avant qu'il ne soit trop tard. Si la volonté lui manquait pour prendre la fuite, je l'aiderais ou, si je ne pouvais le décider, du moins je partirais seul. Il me prêterait sûrement sa Ford que je laisserais dans un garage à Brattleboro. Je l'avais remarquée dans le hangar – dont la porte restait grande ouverte dès lors que le danger semblait écarté – et je pensais avoir des chances de la trouver en état de marche. L'antipathie passagère que j'avais ressentie pour Akeley pendant et après notre conversation du soir était entièrement dissipée. Sa situation valait la mienne et nous devons nous soutenir. Connaissant ses ennuis de santé, je répugnais à l'éveiller à cette heure, mais je ne pouvais faire autrement. Dans l'état actuel des choses, il n'était pas question de rester à la ferme jusqu'au matin. Je retrouvai enfin mes moyens, et m'étirai vigoureusement pour reprendre le contrôle de mes muscles. M'étant levé avec une prudence plus spontanée que réfléchie, je retrouvai mon chapeau, le mis, saisis ma valise et commençai à descendre en m'aidant de la torche électrique. Dans ma nervosité, je l'avais prise de la main gauche en même temps que la valise, tandis que je gardais le revolver serré dans ma main droite. Je me demande bien pourquoi je prenais tant de précautions puisque j'allais justement réveiller le seul autre occupant de la maison. J'avais descendu à moitié sur la pointe des pieds les marches grinçantes quand j'entendis plus nettement le dormeur et constatai qu'il devait se trouver dans la pièce à ma gauche – le salon où je n'étais pas entré. Sur ma droite bâillaient les ténèbres du bureau où j'avais entendu les voix. Poussant la porte non fermée du salon, je dirigeai la lumière de ma torche vers la source du ronflement et enfin sur le visage du dormeur. Mais je la détournai à la seconde et me retirai à pas de loup dans le couloir, ma prudence cette fois venant de la raison autant que de l'instinct. Car ce n'était pas du tout Akeley qui dormait sur le canapé, mais mon ancien guide, Noyes. Quelle était au juste la situation, je n'en savais rien ; mais le bon sens me conseillait de m'informer le plus possible avant d'éveiller qui que ce soit. Regagnant le couloir, je refermai silencieusement au loquet la porte du salon, pour diminuer les risques d'alerter Noyes. J'entrai alors doucement dans le bureau obscur, où je comptais trouver Akeley, dormant ou veillant, dans le grand fauteuil qui était évidemment son lieu de repos favori. Tandis que j'avançais, le faisceau de ma lampe tomba sur la grande table centrale, éclairant l'un des cylindres infernaux branché sur les machines à voir et à entendre, non loin d'une machine parlante, prête à être connectée à n'importe quel moment. Ce devait être, me dis-je, le cerveau enfermé que j'avais entendu parler pendant l'effroyable réunion ; j'eus un instant le désir pervers de brancher la machine parlante pour écouter ce qu'elle dirait. Même ainsi, ce cerveau, je pense, dut être conscient de ma présence, puisque les appareils de la vue et de l'ouïe ne pouvaient manquer de discerner les rayons de la lampe et le faible grincement du parquet sous mes pas. Mais finalement, je n'osai pas y toucher. Je vis en passant que c'était le cylindre neuf et luisant qui portait le nom d'Akeley, celui que j'avais remarqué sur l'étagère au début de la soirée et que mon hôte m'avait prié de ne pas déranger. En évoquant cet instant, je ne peux que regretter ma timidité et souhaiter d'avoir hardiment donné la parole à la machine. Dieu sait quels mystères, quels affreux soupçons, quelles douteuses identités elle aurait pu éclaircir ! Mais quoi ? C'est peut-être une chance que je ne l'aie pas fait. De la table je déplaçai la lumière de ma torche vers le coin où devait être Akeley, mais je fus déconcerté de trouver le grand fauteuil vide de tout occupant humain, éveillé ou endormi. La vieille robe de chambre familière s'étalait largement, du siège jusque sur le parquet, et près d'elle gisaient l'écharpe jaune avec les énormes bandages que j'avais trouvés si bizarres. Comme j'hésitais, me demandant où Akeley

pouvait être et pourquoi il avait abandonné si soudainement sa tenue d'infirmerie, j'observai qu'il n'y avait plus dans la pièce ni odeur suspecte ni trace de vibration. Quelle avait pu en être la cause ? Curieusement il me vint à l'esprit que je ne les avais ressenties qu'auprès d'Akeley. Elles étaient plus fortes là où il était assis et tout à fait absentes ailleurs que dans la pièce qu'il occupait ou immédiatement derrière ses portes. Je m'arrêtai un moment à promener le faisceau lumineux autour du bureau obscur, me creusant la tête pour tâcher d'expliquer la tournure que les choses avaient prises.

Plût au ciel que j'aie silencieusement quitté la pièce avant de laisser la lumière se poser de nouveau sur le fauteuil vide. En l'occurrence je ne la quittai pas sans bruit, mais avec un cri étouffé qui dut déranger, bien qu'il ne la réveillât pas tout à fait, la sentinelle endormie de l'autre côté du couloir. Ce cri, et le ronflement encore ininterrompu de Noyes, sont les derniers sons que j'entendis dans cette ferme bourrée de miasmes sous la crête d'une montagne hantée couverte de noires forêts – ce repaire d'horreurs transcosmiques parmi les vertes collines solitaires et le murmure sinistre de ruisseaux d'une campagne de fantômes.

C'est un miracle que, dans ma retraite éperdue, je n'aie pas lâché torche électrique, valise et revolver, toujours est-il que je ne perdis rien. Je réussis en fait à m'échapper de cette pièce et de cette maison sans plus faire aucun bruit, à me traîner sans dommage moi et mon bagage, jusqu'à la vieille Ford dans le hangar, et à mettre en marche l'archaïque véhicule en direction d'un refuge inconnu de la ténébreuse nuit sans lune. Le parcours qui suivit fut une divagation digne de Poe, de Rimbaud ou des dessins de Doré, mais je finis par rejoindre Townshend. C'est tout. Si j'ai gardé mon équilibre mental, c'est pure chance. Je crains parfois ce que nous réservent les années, surtout depuis qu'on a si étrangement découvert Pluton, la nouvelle planète. Ainsi que je l'ai laissé entendre, après l'avoir promenée tout autour de la pièce, je ramenai ma torche électrique sur le fauteuil vide ; c'est alors que je remarquai pour la première fois sur le siège certains objets qui étaient passés inaperçus dans les larges plis de la robe de chambre abandonnée. Ces objets, au nombre de trois, les enquêteurs ne les trouvèrent pas quand ils vinrent par la suite. Je l'ai dit dès le début, on ne voyait en eux aucune horreur véritable. Tout était dans les conclusions qu'ils suggéraient. J'ai encore aujourd'hui des moments de doute – où je rejoindrais presque le scepticisme de ceux qui attribuent toute mon aventure au rêve, aux nerfs, à l'hallucination.

Ces trois objets étaient dans leur genre d'une facture diablement habile, et pourvus d'ingénieuses agrafes métalliques destinés à les fixer à des structures organiques au sujet desquelles je n'ose formuler aucune hypothèse. J'espère – très sincèrement – malgré ce que me soufflent mes craintes profondes, que c'était l'œuvre d'un maître dans l'art de la cire. Grand Dieu ! Ce chuchoteur dans les ténèbres, son odeur morbide et ses vibrations ! Sorcier, émissaire, transfuge, étranger venu d'ailleurs... ce hideux bourdonnement réprimé... et pendant tout ce temps dans un cylindre neuf, luisant, sur l'étagère... pauvre diable... « une prodigieuse habileté en chirurgie, en biologie, en chimie, en mécanique »...

Car ce qu'il y avait sur le fauteuil, parfaite imitation, jusqu'au dernier détail d'une subtile ressemblance microscopique – ou réalité – c'étaient le visage et les mains d'Henry Wentworth Akeley.